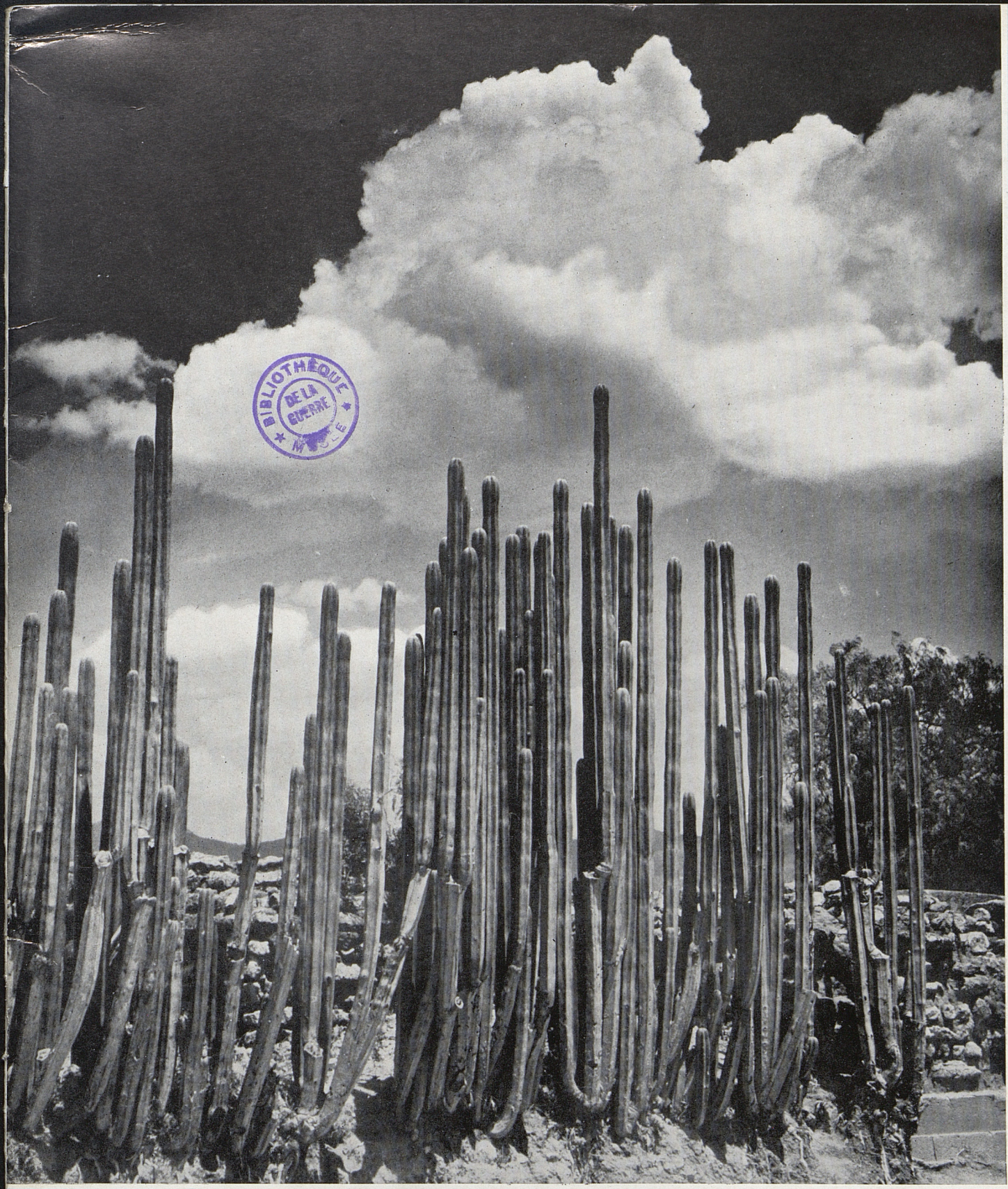


✓

N° 19
OCTOBRE
NOVEMBRE
DECEMBRE
1959

BIBLIOTHEQUE
DE LA
EPERRE
MUSEE

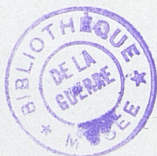


Nouvelles du MEXIQUE

4P 6439



Peinture murale de Bonampak (Etat de Chiapas) culture maya



" Splendeur de l'Ancien Mexique "

par Raúl NORIEGA

Le Centre de Recherches Anthropologiques du Mexique vient d'éditer un excellent ouvrage en deux tomes, intitulé Splendeur de l'ancien Mexique, lequel résume la culture des peuples préhispaniques de ce pays. Ce n'est pas seulement une compilation d'essais, mais bien une vaste synthèse permettant de connaître, sous leurs divers aspects, la vie, l'art, les idées et les splendides réalisations matérielles de ces peuples.

A l'ouvrage en question ont collaboré : Jorge R. Acosta, Luis Aveleyra, Ignacio Bernal, Manuel Carrera Stampa, Carmen Cook de Leonard, Barbro Dalgren Jordán, Eusebio Dávalos, Charles di Peso, Justino Fernández, Gabriel Ferrer de Mendiola, José Luis Franco, Eulalia Guzmán, Juan Hobgood, Fernando Horcasitas, Wigberto Jiménez Moreno, Irmgard W. Johnson, George Kubler, Hanz Lenz, Juan D. Leonard, Miguel León Portilla, César Lizardi Ramos, Rita López de Llergo, Manuel Maldonado Koerdell, Abel Mendoza, Vicente T. Mendoza, René Millon, H.B. Nicholson, Irene Nicholson, Eduardo Noguera, Rafael Orellana, J. Ogden Outwatter, Gustavo A. Pérez Trejo, Frederick Patterson, Román Piña Chan, Adela Ramón, Adrián Recinos, Ricardo de Robina, Ignacio Romerovargas, César A. Sáenz, José Servin, Alfonso Soto Soria, Mauricio Swadesh, Agustín Villagrán, Roberto Weitlaner, Charles Wicke, Hasso von Winning et Manuel Yáñez Ruiz.

Les deux tomes sont abondamment illustrés de dessins et de photographies. C'est un ouvrage admirable, qu'il faut avoir lu pour connaître le passé du Mexique.

Encore aujourd'hui, alors qu'il est en train de prendre son envol vers les grands espaces interplanétaires et qu'il tient en mains les forces dégagées par la fission de l'atome, l'homme continue de chercher parmi les ombres des siècles sans histoire, afin de savoir de quelle façon est apparue son espèce à la surface de la terre, de quelle manière ont été peuplés les continents et les îles, et comment s'est faite l'intégration des communautés primitives ; et enfin, pour définir les expressions élémentaires de l'intelligence et du raisonnement de ses premiers ancêtres, problèmes qui appellent les questions — toujours sans réponse exacte — de délimitation des domaines de l'Anthropologie et de la connaissance historique du Mexique.

L'Anthropologie n'est plus une science presque exclusivement spéculative ; elle n'enquête plus sur les curiosités, comme on le faisait au siècle dernier ; ce n'est plus une branche de la Biologie, comme elle l'était à ses débuts.

Elle porte son intérêt maintenant sur tout ce qui a trait à l'humain dans les temps les plus reculés, dans le présent et dans les jours à venir. Elle s'intéresse tout autant à la texture physique et mentale de l'homme — lequel, voici des millénaires, fut victime de catastrophes cosmiques provoquées par des tremblements de terre, des fontes de neiges et des déluges — qu'aux idées philosophiques, aux doctrines économiques, aux inventions et aux découvertes, en fonction de leur influence positive ou négative sur les milieux sociaux de n'importe quelle époque, sous quelque latitude que ce soit.

Les expressions, les résultats de l'impression et de la pensée, les incidences des rapports humains, dirigent l'attrait de l'Anthropologie vers toutes les manifestations de la culture et de la civilisation, somme universelle de ces impulsions et de ces réalisations ; mais elle se penche aussi sur l'analyse d'épisodes apparemment isolés ou transitoires qui déterminent les destins d'une tribu ou de l'humanité tout entière. D'où, l'on peut considérer l'Anthropologie comme une synthèse dynamique de tout ce que l'on sait des groupes humains et des individus, soit en tant qu'entités physiques, soit comme créateurs de religions ou de philosophies, de règles morales, de coutumes, de lois et d'institutions, de langage, de nombres et d'écriture, d'arts, de techniques

et de sciences, car tout ceci est le produit de l'être humain, lequel est lui-même le produit de ce tout.

Ayant l'avantage d'être une des plus jeunes disciplines, l'Anthropologie est parvenue à organiser ses méthodes de recherche et d'étude, au contact de la Démographie, de la Statistique, de la Sociologie, et, aidée par le progrès technique de ces dernières décennies, elle commence à porter ses fruits dans des formules explicatives offrant une solution aux phénomènes, aux conflits et aux crises, qui affectent tout autant l'individu que les petites et grandes collectivités, dans les domaines de l'éducation, de l'économie et de la politique.

En tant que science de l'homme, l'Anthropologie repose sur les archives du passé, car, sans ces dernières, on ne saurait s'expliquer la raison d'être du présent, et l'on ne pourrait faire de prévisions.



Figure de femme - Etat de Jalisco
(Photo E. V. de Bosch)



Palme (culture totonaque)

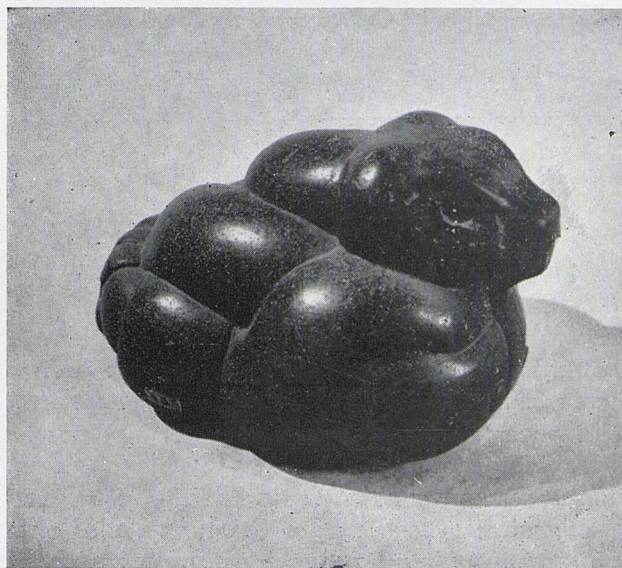
Ces archives ne nous apportent pas seulement le témoignage d'événements historiques à proprement parler, mais encore ces détails subtils, imperceptibles, qui décèlent le caractère, les aspirations et les aptitudes de femmes et d'hommes anonymes d'aujourd'hui ou d'il y a dix, vingt ou trente mille ans, ayant mis leur sceau dans le modelé d'un vase, dans les restes d'un tissu, dans la roche ouvree ou dans le sens symbolique d'une danse ou d'un chant enfantin.

Le Mexique est un ensemble extraordinaire de tendances, un creuset de cultures dans lequel

viennent s'amalgamer encore — en dépit de ce que plus de quatre siècles se soient écoulés — les civilisations autochtones survivantes avec celles venues d'Europe et qui ne sont pas encore amalgamées. Aussi bien, tout ce qui a marqué de son sceau les us et coutumes des habitants du Mexique voici des millénaires, influe avec une force occulte sur l'existence actuelle de la Nation, non seulement chez les héritiers du sang indien, mais aussi parmi les ascendants d'étrangers, qui, vivant depuis peu sur ces terres — et il n'est d'autre moyen d'exprimer l'impondérable — s'imprègnent de ses vibrations magiques.

Aussi le Mexique est-il une gigantesque inconnue, toujours fascinante, un ensemble de modernisme et d'antique, où se mêlent idées et instruments du passé, dont la prépondérance lui donne une personnalité singulière parmi les autres pays du globe.

Aux contrastes spirituels et matériels inhérent aux mœurs d'époques diverses et lointaines, s'ajoutent les disparités qui les marquent d'un sceau tranchant : déserts et forêts, montagnes et plaines, sur toute l'étendue du territoire national.



Serpent de granit noir (culture nahua)



Xochipilli (Tlalmonalco. Etat de México)

En raison de ces nuances, de ces divergences, l'Anthropologie a, au Mexique, les plus vastes champs d'investigation, d'étude et d'application ; il lui appartient donc de faire appel aux possibilités indigènes et métisses -- de donner une orientation convenable aux créoles -- et de les faire renaître avec la même vigueur qu'elles ont manifesté jusqu'au moment de la Conquête et de la Colonisation. Car, en étayant sa future grandeur sur la grandeur de ses ancêtres, notre peu-

ple y puisera de plus grands et de meilleurs encouragements que dans l'Antiquité Classique du vieux monde, dont l'héritage n'est légitime, chez nous, que s'il repose sur des valeurs humaines, authentiques et permanentes.

Si une grande partie de notre histoire contemporaine reste encore à éclaircir, la confusion grandit lorsque l'on regarde en arrière ; l'ignorance et le doute prennent une telle ampleur qu'ils plongent dans le désarroi quiconque doit émettre un jugement sur la base d'une information exacte.

Pourtant, il faut reconnaître qu'indépendamment de l'action négative des préjugés sur nombre d'opinions erronées relatives à l'Histoire du Mexique, la connaissance de celle-ci se heurte aussi à des difficultés, du fait de la dispersion des renseignements et de leur caractère incomplet ou déformé.

Cela se produit, en particulier, quand il s'agit de l'Histoire de l'Ancien Mexique, chronologiquement considéré jusqu'à la chute de Tenochtitlán comme la métropole-reine de la Vallée de México, dont Bernal Diaz del Castillo nous dit :

« Dès que nous vîmes tant de villes bâties sur l'eau et d'autres grandes agglomérations érigées en terre ferme, ainsi que cette chaussée si droite et nivelée qui mène à México, nous fûmes remplis d'admiration. Nous nous disions que cela ressemblait aux choses enchanteresses qui sont contées dans le livre d'Amadis à propos des grandes villes, des pyramides et des édifices lacustres, tout en maçonnerie. Certains de nos soldats disaient encore que ce qu'ils voyaient était un rêve, et il ne faut pas s'étonner que je l'écrive de la sorte, car il y a tant de choses à considérer que je ne sais comment le dire ; voire des choses jamais entendues ni vues, ni même imaginées, comme celles que nous avons vues. »

Plus loin, Bernal relate de quelle façon Motezuma, sortant d'un temple d'idoles sur le haut de la grande pyramide, prît la main de Cortès et lui dit : « de regarder la grande ville et toutes les autres villes qui étaient dans l'eau, et de nombreux autres villages autour de la même lagune, sur la terre ; et que s'il n'avait pas très bien vu sa grand'place, il pourrait mieux la voir de là, et nous la regardâmes ainsi, car ce temple grand et maudit était si élevé que l'on dominait

fort bien tout à l'entour ; et de là nous vîmes les trois chaussées qui entrent dans México : celle d'Istapalapa, par laquelle nous étions entrés quatre jours auparavant ; celle de Tacuba, par laquelle nous nous étions enfuis, la nuit de notre grande retraite, alors que Cuedlavaca, le nouveau seigneur, nous avait rejetés hors de la ville, ainsi que nous le dirons plus loin ; et celle de Tepeaquilla. Nous regardions l'eau douce venant de Chapultepec, qui approvisionnait la ville, et sur ces trois chaussées, les ponts qui avaient été construits de place en place, et par où entrait et sortait, de part et d'autre, l'eau de la lagune. Et nous voyions sur cette grande lagune une multitude de barques, les unes chargées de vivres, les autres transportant des marchandises, et nous constatons que chacune des maisons de cette grande ville, ainsi que celles de toutes les autres villes étaient bâties sur l'eau, et l'on ne sortait de ces maisons qu'en empruntant des ponts élevés ou à l'aide de barques ; et nous regardions ces villes, pyramides et temples d'idoles, telles des villes et des forteresses, toutes blanches, qui forçaient notre admiration, ainsi que les maisons à terrasses, et, de chaque côté, des chaussées, d'autres petites villas et des temples d'idoles tels des forteresses. Et, après avoir bien regardé et considéré tout ce que nous avons vu, nous retournâmes voir la grand'place et la multitude de gens qui s'y pressaient, les uns achetant, les autres vendant, dont le bourdonnement des voix résonnait à plus d'une lieue. Des soldats de chez nous, qui étaient allés dans de nombreuses parties du monde, à Constantinople, dans toute l'Italie et à Rome, nous dirent qu'ils n'avaient jamais vu une place aussi grouillante, ni entendu un tel concert ».

En présence des vestiges architectoniques des villes indigènes mortes du Mayab et de l'Anáhuac, en examinant le mystérieux prodige des codex picturaux polychromes, ou en contemplant les merveilles de sculptures, fresques, céramiques, bijoux et mosaïques de plumes, en admirant la grâce et la beauté de la poésie indigène et en lisant les récits et les descriptions des premiers chroniqueurs, on a l'impression de déchirer un suaire lourd de silence, celui-là même que l'on avait tendu derrière cette phrase mélancolique de Bernal Diaz del Castillo : « Tout est par terre, perdu, maintenant ; il n'y a plus rien debout ».

Mais il a été possible de réunir des fragments



Coyote (culture mexicaine) México D. F.
(E. V. de Bosch)

de ce qui avait été détruit et de remettre sur pied bien des choses qui avaient été renversées.

C'est à l'archéologie que revient la tâche de localiser les témoignages tangibles d'une grande aventure humaine, depuis les temps immémoriaux de ses débuts, de reconstituer les humbles usages de la vie domestique et la somptuosité des cérémonies religieuses, les techniques de fabrication d'ustensiles et d'armes, de bijoux et

d'instruments, les planifications architectoniques, et, ce qui est plus difficile, de commencer à recréer la pensée religieuse et philosophique ainsi que la connaissance scientifique des anciens Mexicains.

De récents progrès, des méthodes de recherches adéquates, ont redressé les déviations romantiques auxquelles l'archéologie s'est exposée pendant le siècle dernier et au début de celui-

ci, et dans lesquelles la fantaisie et l'imagination suppléaient l'impossibilité d'établir des rapports ou des conclusions logiquement posées.

A côté des progrès archéologiques, l'historiographie a dégagé peu à peu les inventions et les exagérations qui imprégnaient la plupart des chroniques testimoniales, plus inspirées par le désir de voir progresser la diffusion évangélistrice que par celui de refléter la réalité.

Les quarante-huit auteurs qui ont collaboré à cet ouvrage rendent compte de ce qu'il a été possible de savoir de cette réalité. L'exposé n'en est nullement exhaustif, car cela aurait réclamé des années d'effort et autant de volumes que ce livre a de chapitres.

Cependant, le Centre de Recherches Anthropologiques du Mexique est persuadé que ce qui est imprimé dans chaque illustration, permettra de justifier aux yeux du lecteur le titre de cette œuvre : " Splendeur de l'Ancien Mexique ".

Palais de Mitlà (Etat d'Oaxaca)



La Révolution Mexicaine et la Littérature

par José Luis MARTINEZ

Ceux qui ont eu, comme moi, le privilège d'admirer, dans l'excellent film documentaire « Mémoires d'un Mexicain », de Mme Carmen Toscano, les principaux épisodes de notre Histoire au cours des cinquante dernières années, ont pu remarquer, par la simple éloquence des images, un des plus profonds mobiles qui ont été à l'origine du mouvement révolutionnaire de 1910.

Au cours des défilés militaires et dans les cérémonies officielles des dernières années du régime de Porfirio Díaz, le peuple du Mexique semblait contraint à une rigidité qui donne à réfléchir. Il assistait, en rangs serrés, à ces cérémonies publiques et paraissait résigné à contempler sans s'émouvoir les hommes au Pouvoir, engoncés dans leurs costumes à la française, et masqués par la triste broussaille de leurs barbes et moustaches blanches. Un observateur quelconque, se souvenant du goût que le Mexicain a toujours éprouvé pour la fantaisie et la liberté, dans tous les domaines de la vie courante, aurait pu penser que ces inclinations s'étaient modifiées et que le général Díaz avait pu, finalement, tenir notre peuple en sujétion.

Il se serait certainement trompé, car ces redingotes sévères et funèbres, ces chapeaux haut de forme, ces barbes blanches et cette quiétude du peuple ne pouvaient être les signes d'un Mexique avachi lui aussi, se sentant à l'aise dans cet ordre bien administré pour ceux d'en-haut et bien réglé pour les ambitions d'en-bas. En revanche, c'étaient les signes évidents d'une persistante pression imposée à sa nature et à sa vocation libérale.

L'explosion révolutionnaire dont Madero avait pris la tête allait prouver à quel point ce régime était intolérable pour notre peuple, auquel il voulait imposer une discipline prussienne, une courtoisie française et un gouvernement dictatorial à la mode hispano-américaine. Il était donc nécessaire de dégager notre propre style et notre destin. Et ce fut une révélation que de voir ces soldats issus du peuple, allant se battre pour l'instauration de leurs droits civiques et de la justice sociale, s'habiller avec une fantaisie pittoresque, uniquement guidés par leur goût, leurs besoins et leurs propres coutumes. Et quand nous voyons, dans ces « Mémoires d'un Mexicain », que les hommes qui sont en train d'écrire notre Histoire s'habillent de nouveau comme le peuple s'est toujours vêtu, et que le public qui assiste aux défilés manifeste passionnément et bruyamment son enthousiasme ou sa réprobation, ces indices nous redonnent la conviction que le Mexique a repris sa marche à la recherche de son authenticité incorruptible.

Dans nos lettres de ces dernières années, l'on peut remarquer un retour semblable à celui qui s'est opéré dans la vie mexicaine à l'avènement de la Révolution.

La littérature est un registre, une conscience singulièrement sensible aux phénomènes profonds qui s'opè-



Francisco I. Madero.
initiateur de la Révolution Mexicaine,
Président de la République de 1911 à 1913.



Ramón López Velarde

(Gravure de Ruelas)

rent dans les sociétés, dans leur texture, leurs problèmes et leurs rêves. Celle qui a vu le jour à l'époque de Porfirio Díaz, dénonçait déjà ce conflit aigu qui allait aboutir à la Révolution de 1910, car, à l'encontre de ce que l'on affirme généralement, face au modernisme — lequel, en dehors de ses valeurs littéraires, signifiait déclassement, frivolité sociale, cosmopolitisme et faux raffinements — il existait un autre courant vigoureux, représenté par nos grands romanciers du XIX^e siècle, qui affirmait la loyauté à l'égard de ce qui est national et qui se préoccupait de l'existence de notre peuple.

En même temps, face au chœur des panégyristes de la dictature, un autre courant idéologique — tout à l'honneur de notre conscience civique — s'était conservé, en faveur des droits civiques et de la justice sociale, lequel se manifesta non seulement par des réflexions sociologiques et dans le journalisme politique, mais aussi dans certaines œuvres littéraires — romans, contes et drames — dans lesquels étaient dénoncées les oppressions que subissaient les humbles et où l'on mettait à l'index les méthodes politiques de la dictature.

Vers 1910, alors que le Gouvernement du général Díaz tirait ses dernières cartouches en célébrant le centenaire de l'Indépendance, et que se forgeait, dans les consciences non-conformistes, la lutte pour une nouvelle indépendance civique, une génération littéraire et philosophique, celle de l'Ateneo, initiait aussi une autre révolution, dont les plus importantes conquêtes — le spiritualisme philosophique, la discipline critique, la modernité universelle et le souci de mettre en valeur la culture elle-même — devaient transformer d'une manière décisive le ton et le contenu de notre culture, et elles allaient en constituer les bases dans la période contemporaine.

Durant les premières années de la Révolution, notre littérature a fatalement souffert des conséquences de la guerre, et nos écrivains ne restèrent pas étrangers à la crise sociale et politique du peuple. Certains tournaient un regard nostalgique vers le passé; d'autres s'isolèrent ou bien s'enfuirent vers d'autres terres plus propices à leur tâche; néanmoins, nombre d'entre eux jetèrent sur leur œuvre des reflets de la conflagration. Et il n'y avait pas que des romanciers à le faire.



Enrique González Martínez

La poésie de González Martínez, par exemple, a été considérée comme une voix salutaire, qui proposait un retour au spiritualisme et à la contention morale, en tant que but de salut au milieu du naufrage; et dans les vers de López Velarde l'« intime tristesse réactionnaire » le fit revenir à sa province piétinée et transformée par la Révolution, qui l'amena finalement à une conception plus chère et plus touchante de la Patrie.

Toutefois, dans l'œuvre d'autres écrivains, singulièrement chez les romanciers, la Révolution eut une influence directe et leur fournit un sujet dramatique, d'un intérêt exceptionnel pour leurs créations. Le Mexique a contribué à la renaissance du roman hispano-américain des dernières décennies, par un des apports les plus originaux et des plus vigoureux : les romans inspirés de la Révolution.

Le Mexique n'aurait pu trouver de meilleur moyen pour montrer au monde le caractère et l'esprit de son peuple, son obscur et indomptable volonté de conquérir sa liberté. Le seul aspect anecdotique de ces romans, le récit des exploits des caudillos et des hommes qui les suivaient, constitue une riche galerie épique d'une aussi haute valeur humaine que les plus illustres de la littérature universelle. Dans ces romans mûrissait donc l'expression nationale et autonome de notre littérature, en ce qu'il s'y manifestait, sous l'angle linguistique et spirituel, ce que l'on pourrait appeler le style d'un peuple. Et encore, dans leur forme même, ces romans abandonnent-ils souvent la forme et la rhétorique de la prose narrative européenne; ils créent leurs formes propres dans lesquelles se mêlent la biographie et l'histoire romancée, de pure invention, qui gagnent en profondeur par des révélations et des déshabillages fugaces de consciences, et dans lesquels l'accent est mis sur l'efficacité des ressources caractéristiques que possède le peuple du Mexique pour exprimer son drame.

D'autre part, et en vertu de leur caractère national si prononcé, les romans de la Révolution ont reçu un chaleureux accueil en Europe et aux Etats-Unis; ils ont divulgué aux vieux peuples une image colorée et violente de notre vie, qui, même de ce point de vue,

a soulevé l'estime pour notre littérature, incité à la connaissance du Mexique et fourni une justification à notre entreprise révolutionnaire.

Cette période du roman a donc permis de rassembler les épisodes de la Révolution et d'exprimer, avec une force originale, le style du peuple qui combattait pour conquérir sa liberté économique et civique; mais, par contre, ses auteurs n'ont pas toujours été d'accord sur le déroulement de la Révolution elle-même ou sur ses suites pratiques, et l'on ne saurait s'étonner de relever dans leurs œuvres un désenchantement, un réquisitoire et, tacitement, une indifférence idéologique à l'égard de la Révolution. Pourtant, alors que ces romanciers qui avaient participé à la lutte les armes à la main ou qui en avaient été les témoins, se montraient peu disposés, en général, à favoriser l'élan de l'esprit révolutionnaire, les écrivains de la génération montante prirent part à cette tâche.

Emiliano Zapata,
un des chefs de la Révolution Mexicaine



Si nos romanciers de la Révolution négligeaient l'esprit de cette lutte pour ne s'attacher qu'à ses péripéties, les écrivains ayant un « programme social », au contraire, allaient abandonner les épisodes révolutionnaires pour insister, surtout, sur les idées ou sur les conflits provoqués par ces idées. Du sujet de la vie militaire, ils passent maintenant au chapitre de la vie paysanne, ouvrière et des bas-fonds de la ville, tant pour exalter leurs vertus que pour jeter l'opprobre sur les classes privilégiées qui tiennent ces existences à leur merci. C'est l'époque de la littérature et de l'art au « service du prolétariat ».

Ce nouveau courant littéraire était la conséquence d'un processus évolutif naturel, et d'autre part, il était conforme aux idées politiques qui prévalaient alors. Cependant, la littérature de contenu social n'est pas parvenue à produire d'œuvres de la portée et de la qualité des romans de la Révolution, peut-être parce que leur groupe était formé principalement par des écrivains improvisés qui, soucieux seulement de transposer les genres littéraires en manifestes politiques, pour lesquels il fallait surtout de la pureté idéologique,



Ignacio Manuel Altamirano

manquaient du talent nécessaire pour créer des œuvres littéraires durables avec leurs convictions politiques et sociales.

À côté de ces traces les plus visibles et les plus importantes de l'influence de la Révolution mexicaine sur la littérature, il convient de rappeler que l'on avait produit aussi des poésies, des œuvres théâtrales, des essais et des ouvrages historiques dans lesquels se reflétaient la Révolution ou l'esprit révolutionnaire. D'autre part, des écrivains anonymes et presque toujours de souche populaire, consacrèrent de nombreux corridos (chants populaires de la Révolution) à exalter les exploits ou les dates mémorables de la lutte. Leur style, direct et expressif, dramatique et picaresque, était celui qui s'était déjà épanoui dans notre poésie populaire du XIX^e siècle; mais, dans les corridos s'exprimait maintenant, avec une simplicité pathétique, la chronique anecdotique de ce combat que notre peuple a livré pour faire sien la liberté et la justice.

La Révolution Mexicaine a donc trouvé dans la littérature une de ses plus fermes et plus constantes alliées. Dans les lettres apparurent les premiers germes idéologiques de ce mouvement social, et, quand la lutte fut déclenchée, nos lettres initièrent non seulement leur propre révolution intellectuelle, mais elles exprimèrent et exaltèrent puissamment l'héroïque épopée de notre peuple. Cependant, cette profonde, cette virile loyauté à la cause démocratique a eu, elle aussi, sa récompense, puisque, grâce à elle, la littérature mexicaine est parvenue à maturité et qu'elle en a tiré certaines de ses œuvres les plus belles et les plus originales. Je pense que le maître Altamirano, qui prêchait avec tant d'opiniâtreté la nécessité de cette solidarité entre la littérature et le peuple — laquelle est, pourrait-on dire, parmi les antennes les plus sensibles de notre conscience, de notre réalité ainsi que de notre propre destin — aurait pris pour exemple ce triomphe des lettres mexicaines, alliées aux causes populaires, pour illustrer la profonde vérité du conseil qu'il donnait en condamnant, tout à la fois, l'erreur et l'inconsistance d'une littérature faussement aristocratique, laquelle tourne le dos au peuple dont elle est issue.

"LE LIVRE VIDE" ⁽¹⁾

de Josefina VICENS



Mme Josefina Vicens

*J*osefina Vicens, auteur de « El Libro Vacío », est originaire de l'État de Tabasco ; elle appartient à la nouvelle génération de romanciers mexicains.

Son ouvrage s'écarte des thèmes de la Révolution Mexicaine, source principale de l'expression littéraire de nombre d'écrivains du Mexique. On a donné à un groupe de ces derniers, le nom de « Romanciers de la Révolution ».

Josefina Vicens ne s'inspire pas non plus de la terre, du paysage ambiant ; elle relate le drame personnel d'un homme simple, José Garcia, un employé prisonnier de son existence médiocre, qui éprouve l'impérieux besoin de s'exprimer en écrivant, mais ne peut le faire.

L'auteur, par une analyse que l'on pourrait qualifier de magistrale, nous montre, mise à nu, la vie intérieure de son personnage.

Il s'agit d'un roman solide, écrit avec une vigoureuse simplicité. Le style en est direct et clair. Quant au sujet et à la forme, la critique tient Josefina Vicens pour un « cas exceptionnel dans l'histoire de la littérature hispano-américaine ».

Pages choisies

Un jour, il m'en souvient fort bien, je fus tenté d'écrire en grosses lettres : « Je me repends parfois de m'être marié ». Je suis heureux de ne point l'avoir fait ; ainsi je n'ai pas à m'en repentir. Seulement, il y a des moments, quand je suis seul, alors qu'ils dorment déjà et que je sais qu'ils sont en train de se reposer, dans une douce quiétude, je fais un retour en moi-même, et je me retrouve tel que j'étais naguère, alors que je ne les avais pas. Combien de souhaits non réalisés, qui sommeil-

laient en moi, réapparaissent aussitôt, atténués malgré tout par le temps, qui les rend plus confus.

Je me souviens, par exemple, que j'avais décidé d'être marin. « Rien au monde ne me fera changer d'idée », pensais-je alors. J'avais quatorze ans. Nous vivions sur la côte. Un soir, tandis que nous dînions, j'en annonçai ma ferme intention. Je vois encore les yeux de ma mère ; ils exprimaient une telle angoisse que, pendant les brefs instants

qui s'étaient écoulés entre mes paroles et son regard, elle me donna l'impression d'avoir senti ma destinée et de contempler son enfant mort. Néanmoins je n'en soufflai mot. Par contre, mon père prononça un discours dramatique, dont je pus saisir seulement que j'étais son fils unique, l'espoir de ses vieux jours, le soutien de mes sœurs. Je me souviens qu'à mesure que mon père parlait, une espèce d'étouffement m'envahissait : en raison de ce qu'il disait et de la façon dont il le disait. C'était

la première fois que j'éprouvais l'horreur d'être emprisonné, condamné sans recours.

Cette nuit-là, alors que tout le monde allait se coucher, je sortis de la maison. La plage était déserte et obscure. Je m'allongeai sur le sable.

Je sanglotais, inconsolable, parce que je sentais mourir quelque chose en moi avant même de l'avoir vécu. Sans le savoir, croyant que je pleurais sur mon sort, alors que je pleurais, en réalité, sur les deux douleurs les plus amères de l'homme : l'amour et l'adieu.

Je n'aime guère m'en souvenir. Il ne me plaît pas davantage de parler de cet adolescent d'alors qui ne pouvait imaginer que, des années plus tard, il parlerait encore de lui-même sur ce ton sourd et éteint. Je suis désespéré de ne pouvoir écrire qu'en fonction de mon âge actuel. Je crois que l'on ne peut écrire certaines choses que d'une main alerte, et la mienne — je suis en train de m'en apercevoir en cet instant même — est déjà marquée par les rides et les tâches de mon âge. J'ai peur de trahir le gamin que j'étais. Je me le rappelle si bien ! Je le sens s'ogiter, pur et fougueux, en mon for intérieur. Mais, je sais — c'est pourquoi je ne puis le faire — qu'en prétendant parler de lui, dans ce journal tardif, écrit d'une main de vieux, apparaîtront mon âge, mon ennui, ma petitesse, et que ce jeune et splendide garçon en sortira tout couvert de ma cendre, dont il sera terni.

Et comme je n'ai pu lui donner le souffle, comme je l'ai étouffé en moi ; comme je l'ai recouvert peu à peu de cette terre calcaire qu'a été ma vie, comme je n'ai pu lui offrir qu'un endroit tiède, au lieu des ardeurs et des variétés qu'il désirait, je ne veux pas parler de lui ; je ne le puis.

Mais, je pense aussi que si je ne parle pas de lui, qui a été le meilleur de moi-même, de qui vais-je parler ? De celui que je suis maintenant ? De celui que je suis devenu ? De cet homme obscur, sans façon, plongé dans une angoisse que je ne puis déterminer ni justifier, parce que les motifs qui la provoquent ne sont pas explicables ?

Je pense que cela vient de ce qu'en de nombreuses occasions je me sens désespérément seul. La compagnie affectueuse et quotidienne de ma femme et de mes enfants ne me suffit pas. Pourquoi ne puis-je avoir aussi celle d'un autre homme quelconque, celle d'un être humain qui passe par hasard près de moi, juste à l'instant où j'éprouve un pressant besoin de m'épancher ? Pourquoi ne peut-il en être ainsi ? Pourquoi ne puis-je offrir à quiconque, en ce moment unique, le soulagement d'un mot, d'une accolade, d'une question ?

Non, nous gardons tout pour le partager, par hasard, avec un nombre infime d'êtres humains, comme si les autres n'existaient pas ou étaient incapables de nous comprendre et de nous aimer.

Je passe dans une rue quelconque. D'autres hommes me coudoient. Je ne les regarde pas ; ils ne me regardent pas. Nous sommes des égaux, mais des étrangers, aussi éloignés que si nous n'empruntions pas la même rue, du même pas et peut-être avec la même pensée. Nous sommes égaux et je ne connaîtrai jamais rien d'eux, même pas leur nom. Alors je me sens étrangement seul ; je crois que les autres en pensent tout autant, et je suis pris d'un désir presque irrésistible d'arrêter quelqu'un pour lui demander tout naturellement et avec ma tendre chaleur humaine — que pourrait-il y avoir de mieux — que nous parlions un instant.

Qu'est-ce qui m'empêche de le faire ? Quelle timidité ou quelle rudesse m'arrêtent ? Quel froid paralyse ma main, si prête à se tendre et à en serrer une autre, sans choisir, sans préméditation ni précédent ? Mais, je ne le fais pas ; je n'ai jamais pu le faire. Et mon élan s'arrête là. Je reste immuable, silencieux, sans oser vivre, ce qui est comme si l'on mourait avant son heure.

Je chemine un peu plus loin ; je laisse tout passer. A peine si je regarde de biais autour de moi. Et j'arrive chez moi avec la sensation d'un grand vide qui pourrait être aisément comblé en prononçant un seul mot ou en tendant les bras.

Ce n'est pas une forme de pitié, de commisération à l'égard des autres. Que l'on me comprenne bien ; c'est, au contraire, une avidité, un besoin irrésistible de présence d'hommes, de voix, de vies.

Je me replie alors sur moi-même. Mais, je suis pour moi comme un petit coin déjà visité, connu, où je suis repassé, que j'ai parcouru jusqu'à l'extrême fatigue. Toutefois, c'est là où j'arrive toujours et où je m'arrête pour parler.

— Tu aurais dû poser une question quelconque à cet homme qui paraissait si malheureux. Il était peut-être seul ; peut-être, comme toi, avait-il besoin de parler ; tu aurais dû le faire ; tu aurais dû le faire tous les jours. Penses-y bien, c'eût été comme si tu avais voyagé. Tu ne voyages jamais, José Garcia. Dans quelques années, tu ne pourras pas dire : « J'ai vu cela certain jour, à tel endroit ». Et pourtant, tu pourrais te souvenir de : « ... ce que m'a dit cet homme, tel jour... »

(1) Edité en juillet 1958 par la *Cia General de Ediciones S.A., México.*

TOITS MEXICAINS

DITS "VOILES MINCES"

L'architecture des « voiles minces » (shells), audacieuse et poétique tout à la fois, a trouvé au Mexique un vaste champ d'application.

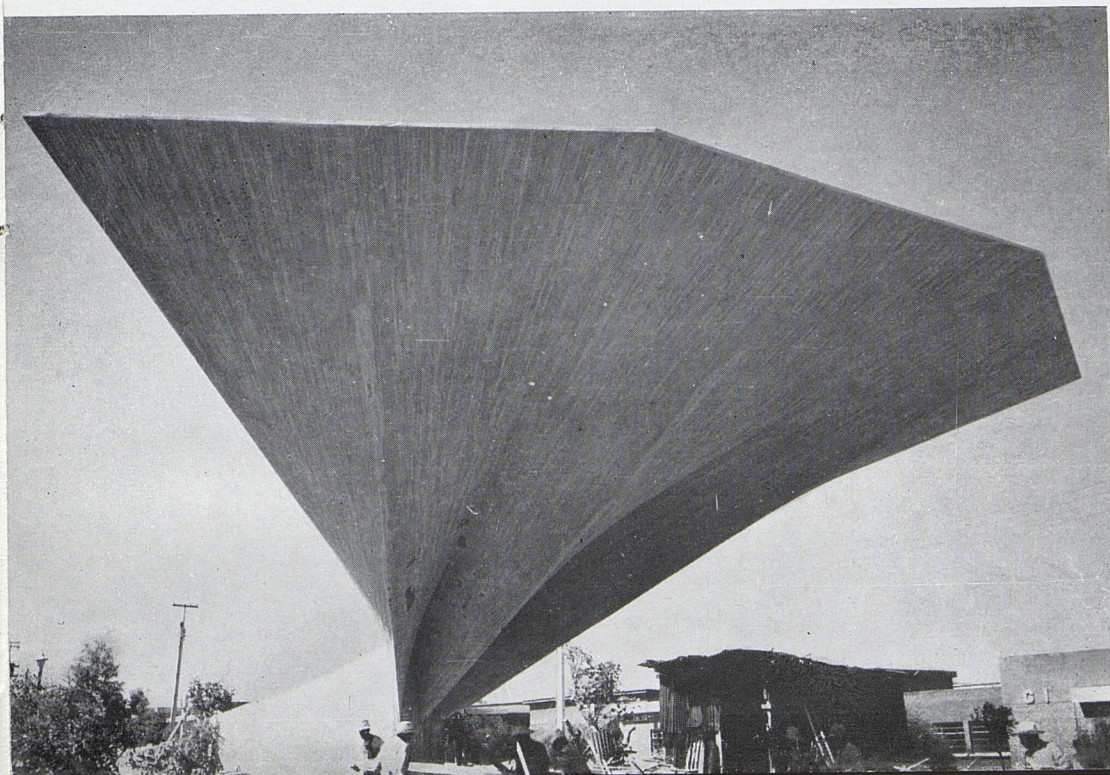
C'est en grande partie à l'architecte Félix Candela, lequel travaille principalement comme constructeur et dessinateur de plans, que l'on doit l'essor de ce nouveau genre d'architecture.

Nul n'ignore qu'une des premières voiles minces a été construite à Iéna (Allemagne), en 1924, bien que, du point de vue mathématique, la conception en avait été établie depuis fort longtemps.

La découverte du ciment armé, sur la fin du XIX^e siècle, a résolu le problème du matériau à employer à cet effet.

Le Pavillon de la recherche des rayons cosmiques (1950) de la Cité Universitaire de México, dessiné par Candela et par l'architecte Jorge González Reyna, fut à l'origine d'autres constructions du même type, ayant un caractère fonctionnel prononcé, et qui étaient adaptées au paysage environnant.

Les voiles minces se sont accréditées au Mexique, vu les conditions favorables et les matériaux de travail, ainsi qu'à la faveur du vent de renouveau qui soufflait sur l'architecture.

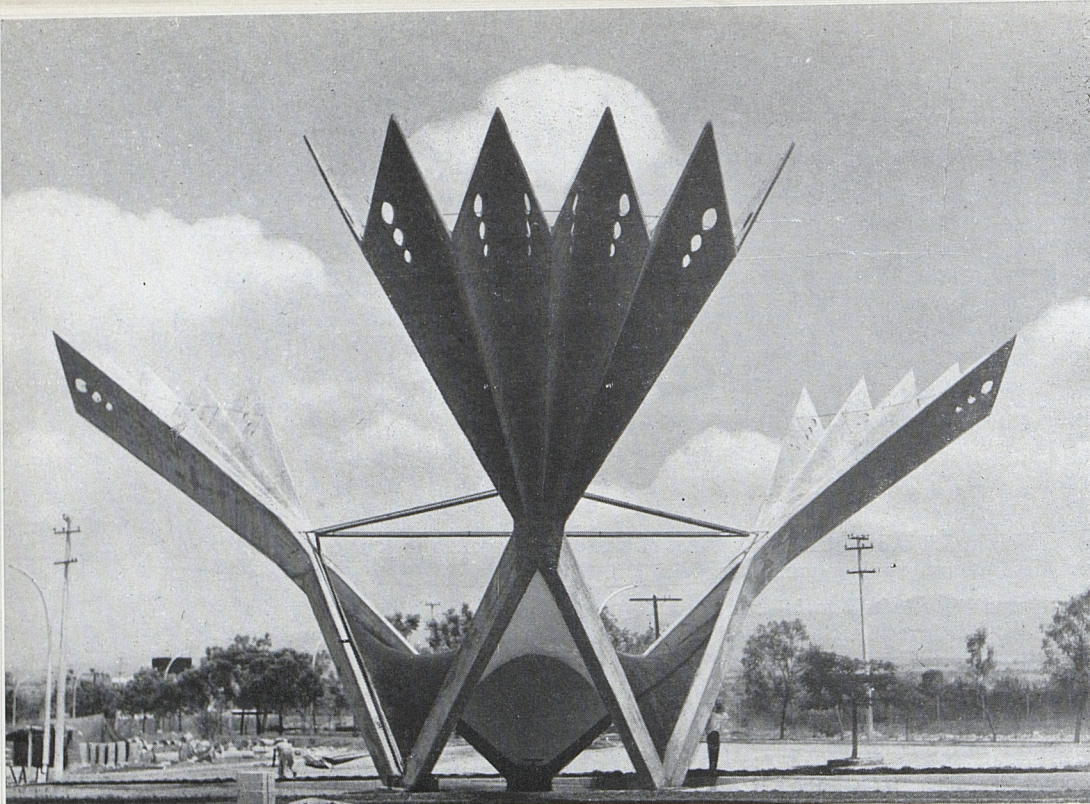


**TOIT DE KIOSQUE A
MUSIQUE, POUR UN
GROUPE D'IMMEUBLES
OUVRIERS A SANTA FE
(MEXICO D.F.).**

Architecte : Mario Pani.

Description : avant-toit en éventail formé par des paraboloides hyperboliques en ciment armé de 4 centimètres d'épaisseur.

Dimensions : avant-toit, 12 mètres; envergure du bord, 18 mètres.



« PLAZA DE LOS ABANICOS » (LA PLACE DES EVENTAILS) DANS UN QUARTIER RESIDENTIEL DES « LOMAS DE CUERNAVACA », A CUERNAVACA, (ETAT DE MEXICO).

Architectes : Guillermo Rosell et Manuel La Rosa.

Description : Structure ornementale avec jeux d'eau sur une place.

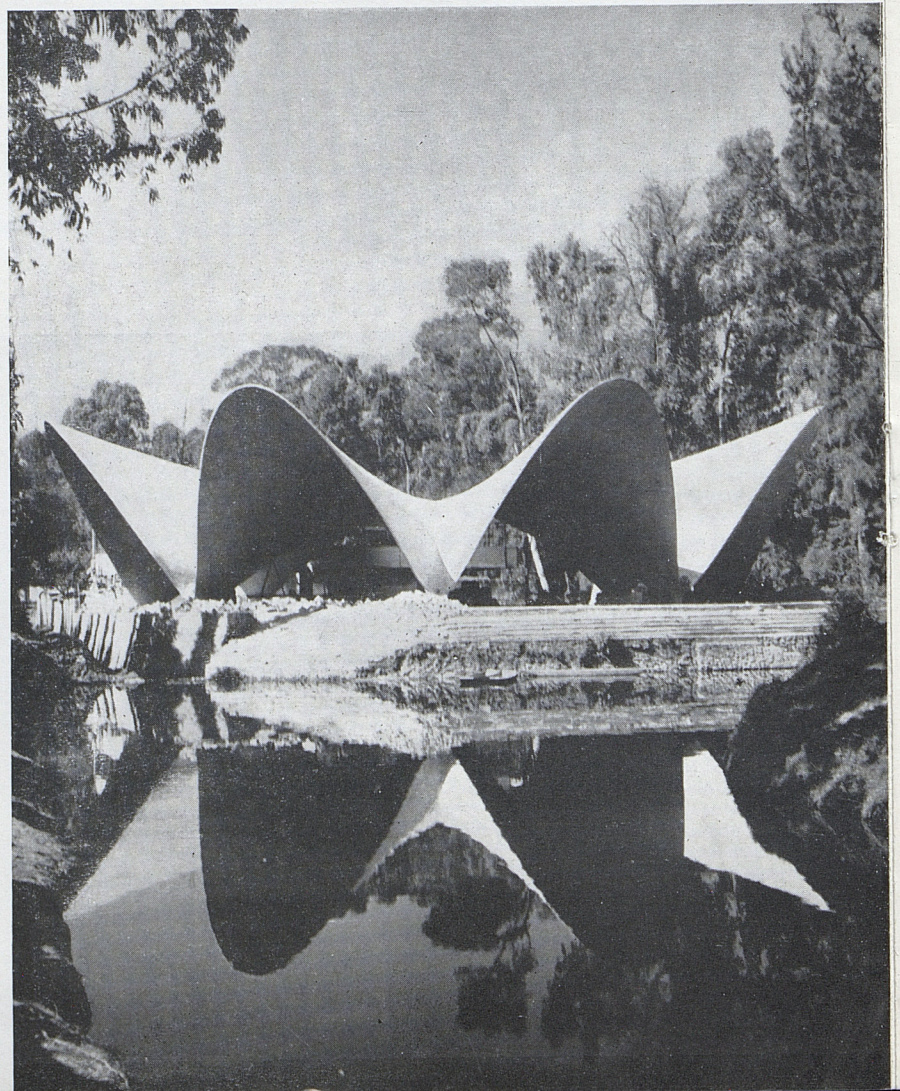
Dimensions : triangle de 23 mètres de côté.

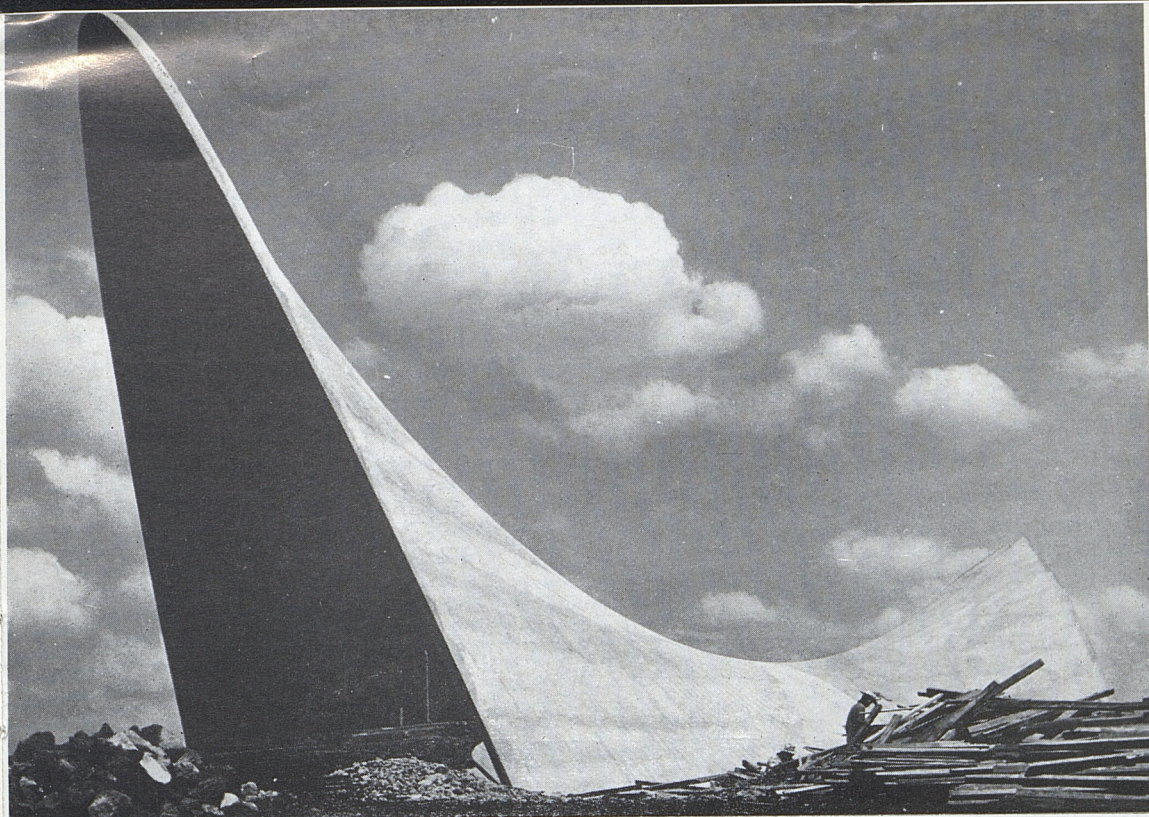
RESTAURANT « LOS MANANTIALES » (LES SOURCES) A XOCHIMILCO (MEXICO D.F.).

Architecte : Joaquín Álvarez Ordoñez.

Description : voûte en arêtes sur 8 points d'appui, formée par l'intersection de 4 paraboloides hyperboliques en ciment armé de 4 centimètres d'épaisseur.

Dimension : est inscrite dans un cercle de 42 mètres de diamètre.





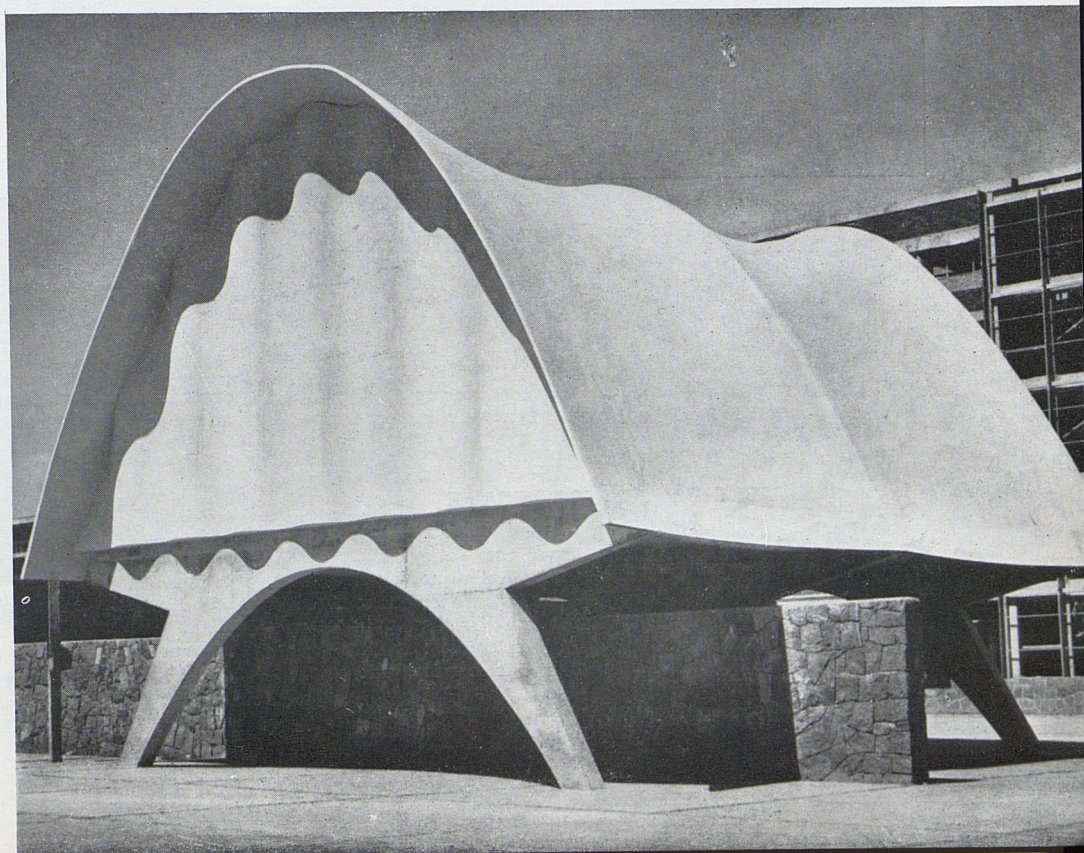
**CHAPELLE DE PLEIN
AIR, DANS LE QUARTIER
RESIDENTIEL DES « LO-
MAS DE CUERNAVACA »,
A CUERNAVACA (ETAT
DE MEXICO).**

Architectes : Guillermo Rosell et Manuel La Rosa.

Description : Couverture formée par un paraboloïde hyperbolique en ciment armé de 4 centimètres d'épaisseur, coupé par un plan incliné vers la grande baie et par deux plans verticaux sur l'ouverture de derrière.

**PAVILLON DE LA RE-
CHERCHE DES RAYONS
COSMIQUES, A LA CITE
UNIVERSITAIRE
DE MEXICO.**

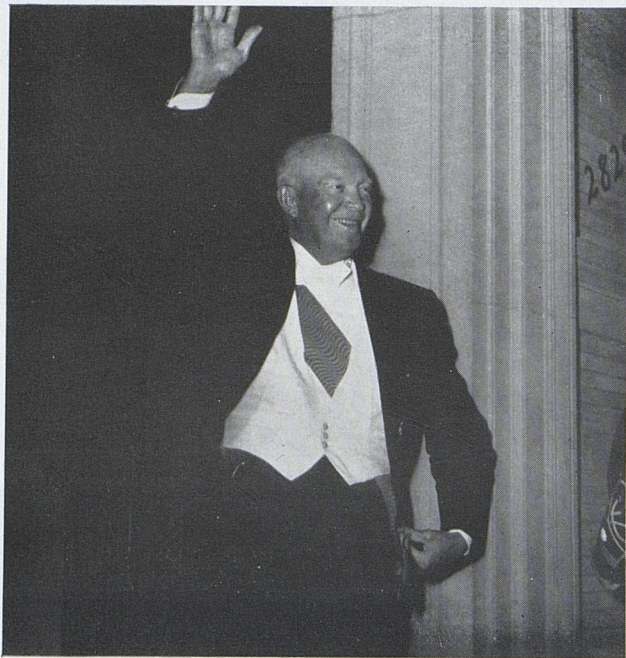
Architectes : Jorge González Reyna et Félix Candela.



Le PRÉSIDENT du MEXIQUE est l'HÔTE des ETATS-UNIS et du CANADA

Au cours de sa fructueuse visite aux Etats-Unis et au Canada, M. Adolfo López Mateos, Président du Mexique, a prononcé divers discours devant les hautes personnalités nord-américaines et canadiennes, ainsi que devant les différents organismes internationaux (tels que l'Organisation des Etats Américains, l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, le Club de la Presse des Etats-Unis, la Société Pan-américaine). Il y a parlé des relations du Mexique avec les Etats-Unis et avec les autres pays. Il a exprimé aussi sa pensée vis-à-vis des principaux problèmes de notre temps.

Voici quelques extraits de ces discours :



M. le Président Eisenhower



M. le Président López Mateos

A son arrivée à Washington, M. López Mateos a répondu notamment aux paroles de bienvenue du Président des Etats-Unis :

AMITIE AMERICANO-MEXICAINE

« L'accueil cordial qui m'est réservé par Votre Excellence dans la belle capitale des Etats-Unis d'Amérique, ainsi que le terme d'ami, que vous avez dédié si spontanément à mon pays, à mon peuple, de même qu'à son Président, me touchent au vif dans mes sentiments de Mexicain. A ce titre, et en tant que Chef de l'Etat, je tiens à remercier, une fois

encore, Votre Excellence, de son bienveillant accueil, lequel met en évidence l'amitié que lui inspire le Mexique.

« ...Je suis persuadé, M. le Président, qu'il n'y a pas de secrets entre nous. Cette assertion repose sur la netteté de l'amitié mexicano-américaine, et dans ma conviction qu'il n'y a pas et ne saurait y avoir entre nos gouvernements de problème quelconque susceptible de compromettre ou de menacer cette amitié. Nos deux pays ont acquis leur indépendance et ils vivent, dans le cadre de celle-ci, inspirés par d'identiques idéaux de justice et de liberté. Indiscutablement, nous avons des problèmes, et il ne saurait en être autrement entre pays aussi étendus, unis par une frontière de 3.000 kilomètres, et qui entretiennent des échanges aussi

nourris que divers. Tous ces problèmes, les uns intrinsèquement difficiles, d'autres rendus malaisés du fait de l'incompatibilité des intérêts en jeu, sont entre les mains de la diplomatie, et, tenus en suspens pendant de brèves périodes, ils suivent un cours que nous pourrions qualifier de normal.

« Je suis venu ici dans l'intention de parler de ces problèmes, sur lesquels nos conseillers ont jugé utile d'attirer votre attention. Je crois fermement que le principal sujet d'un entretien entre les Chefs d'Etat des Etats-Unis et du Mexique, c'est-à-dire entre amis, doit porter sur les Etats-Unis et le Mexique, sur leurs rapports actuels, leur puissance d'expansion, leur situation dans un monde où il convient de prévoir de nécessaires transformations économiques et sociales. Le gouvernant n'est, après tout, que ce qu'étaient les beffrois des premières cités helléniques. D'une position élevée, on peut quitter de plus vastes étendues de territoire environnant. »

A l'issue d'un banquet offert, ce jour-là, au Président Eisenhower dans les salons de l'Ambassade du Mexique à Washington, le Président du Mexique a déclaré :

« Je n'ajouterai que quelques mots aux nombreux discours que la cordialité nous a inspirés au cours de notre séjour en territoire nord-américain. Chaque heure que nous avons passée ici, chaque localité que nous avons visitée, chaque personne avec laquelle nous nous sommes entretenus, nous a répété un mot que nous avons déjà entendu à Acapulco : Amitié. »

Sur le livre d'or de la maison de George Washington, à Mount Vernon, le Chef de l'Etat Mexicain a inscrit de sa propre plume : « Adolfo López Mateos, citoyen d'un des pays qui ont le plus combattu pour la liberté, en hommage au grand constructeur de la liberté du pays nord-américain. »

JOURNALISME ET LIBERTE

Au déjeuner qui lui était offert, à Washington, par les membres du Club de la Presse des Etats-Unis, le Président de la République Mexicaine s'est étendu sur les problèmes du journalisme :

« L'histoire du journalisme est l'histoire de la société moderne... Pour connaître la situation d'un pays, il n'y a qu'à lire ses journaux. Là où règne une uniformité grise — déprimante et monotone —, comme si la même plume avait écrit toutes les colonnes des quotidiens, hebdomadaires et revues, il n'est point de démocratie et les droits de l'homme y sont violés. Peu importe le format des quotidiens, le nombre de leurs éditions, le luxe de l'impression ou la profusion des illustrations : un journal est mort si l'encre de la censure coupe les ailes aux idées, ampute les informations, atténue les critiques, empoisonne et corrompt la lettre et l'esprit. En revanche, là où règne la variété d'opinions, le libre examen — quelles que soient les circonstances, difficiles ou favorables —, il y aura toujours de l'espoir.

« La liberté, elle aussi, offre ses dangers. Nous entendons bien souvent parler des excès de certaine presse, surtout quant à l'irresponsabilité en matière d'information ou d'une intolérable intrusion dans la vie privée des individus. Dans certains cas, ces critiques sont justifiées, mais je doute qu'une législation répressive soit un remède plus efficace à ce mal. Je crois, au contraire, qu'un sens de responsabilité concomitant avec la liberté, éviterait que celle-ci ne dégénère en libertinage, et je pense que l'autre solution réside en ce vieil adage : « La presse se combat par la presse. »

« Croire à la liberté signifie croire à la raison. Unamuno disait : « Vaincre n'est pas convaincre. » Il aurait pu dire : « Convaincre, c'est vaincre ». C'est la seule victoire à laquelle nous aspirons, la seule digne d'être remportée. »

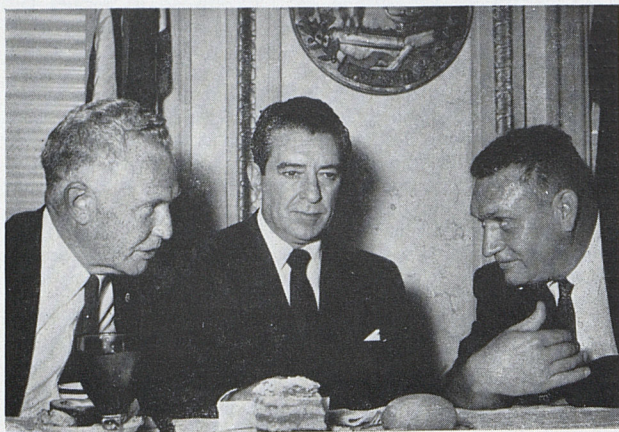
DECLARATION COMMUNE

A Washington, le 12 octobre, les Présidents Eisenhower et López Mateos faisaient une déclaration commune, dont voici les principaux passages :

« A propos des problèmes économiques ayant le plus attiré l'attention du public du Mexique, les deux Présidents ont pris note avec satisfaction du récent regain d'activité de l'économie mexicaine. Il faut entendre par là que le Mexique, tout en ayant à sa disposition, depuis janvier dernier, un



La réception à l'Ambassade du Mexique à Washington



Au Club de la Presse des Etats-Unis, le Président du Mexique s'entretient avec M. William Lawrence, du « New York Times », assisté de M. Séim, interprète du Gouvernement mexicain

crédit de 100 millions de dollars à l'Export-Import Bank, en vue de boucler sa balance de paiements, n'a pas eu à faire le moindre appel à ce dépôt.

« Les deux Présidents ont également estimé heureux le progrès obtenu pour la solution de problèmes importants se rapportant aux produits de base du Mexique et des Etats-Unis, ainsi que l'amélioration conséquente des conditions de prix du coton, la signature de la Convention sur le café, et les perspectives encourageantes pour l'équilibre entre l'offre et la demande de plomb et de zinc, peuvent être prises à titre d'exemples des excellents résultats obtenus dans ce domaine.

« Les Présidents ont convenu que le maintien de la capacité de production de l'industrie minière mexicaine est capital pour le progrès économique du Mexique ainsi que pour la sécurité des Etats-Unis. En conséquence, les gouvernements de ces deux pays continueront de se consulter entre eux et avec les autres Etats producteurs de plomb et de zinc, afin d'atteindre ces objectifs.

« Les problèmes du Mexique et des Etats-Unis relatifs à l'exploitation et à la conservation des ressources économiques de la mer, ont été abordés par les Présidents, qui se sont mis d'accord sur ce que ces efforts doivent être faits pour obtenir que lesdites ressources soient utilisées d'une façon ordonnée.

« Les Présidents ont convenu également d'envisager une coopération plus étroite entre les hommes de science du Mexique et ceux des Etats-Unis et ils ont parlé des excellents résultats obtenus en matière d'hygiène publique, grâce au concours de médecins et d'experts des deux pays. Ils ont décidé de donner des instructions aux Autorités respectives, en vue d'élargir le champ de la collaboration au plus haut degré possible. En notant avec plaisir les excellents progrès de la campagne mexicaine contre le paludisme, les Présidents ont exprimé l'espoir que de semblables succès puissent être obtenus, grâce à la coopération internationale, dans les autres pays du continent où cette maladie pose encore un sérieux problème. Au cours des conversations de Camp David, les deux Présidents ont choisi le nom de « Barrage de l'Amitié » pour l'ouvrage qui doit être construit près du Rio Texas et de Villa Acuna (Etat de Coahuila) pour le contrôle des crues, la conservation et l'emmagasinage des eaux du Rio Bravo et, probablement, pour la production d'énergie électrique.

« De même que lors de la réunion d'Acapulco, celle qui vient de se tenir à Washington a mis l'accent sur le ferme propos qui anime les Chefs d'Etat et les deux Gouverne-

ments, de continuer d'examiner les problèmes communs dans une compréhension et un respect réciproques, afin de trouver des solutions dont seront bénéficiaires les peuples du Mexique et des Etats-Unis.

« Les deux Présidents sont convaincus de la valeur intrinsèque des rapports personnels maintenus par les deux Chefs d'Etat du Mexique et des Etats-Unis, non seulement parce qu'ils fournissent l'occasion de pouvoir échanger des impressions sur des problèmes communs dans une ambiance de cordialité et de franchise, mais aussi — ce qui est encore plus important — parce qu'ils favorisent le développement progressif de l'amitié entre les deux pays et entre leurs gouvernements.

« Enfin, les Présidents ont assuré qu'ils croyaient que leurs contacts personnels et la coopération croissante entre leurs deux pays, dans tous les domaines de l'activité humaine, constituent un exemple de co-existence entre deux nations qui se respectent et s'estiment. »

L'AMERICANISME EST UN HUMANISME

Au cours d'un dîner offert en l'honneur de M. et Mme López Mateos par la Société Panaméricaine de New York, le Chef de l'Etat mexicain a parlé des relations entre le Mexique et les Etats-Unis, lesquelles se développent suivant un plan d'entente, après avoir surmonté « l'incompréhension, l'équivoque et même la violence d'époques antérieures ».

« La dernière période, durant laquelle nos relations ont été troublées, a coïncidé avec les années de violence — terrible mais juste, nécessaire et, dans son essence, généreuse — de la Révolution Mexicaine ».

« Notre dialogue, non exempt d'âpretés et d'incompréhensions, au début, s'est transformé, au cours des années, en une amitié solide, franche et virile. Or, cette amitié a été rendue possible du fait qu'elle reposait sur la reconnaissance loyale de nos divergences. Nous sommes amis parce que nous savons que ces divergences ne sont pas des attitudes hostiles, mais des expressions différentes de la qualité humaine. Chaque peuple offre une image singulière de l'homme et l'on reconnaît, parfois, dans cette pluralité d'images, la richesse et l'unité de l'espace humaine. La vocation universelle de nos peuples, c'est-à-dire notre capacité de penser et d'agir en des termes internationaux, s'est éveillée et renforcée tout au long de ce dialogue, qui n'est pas encore achevé et qui s'est révélé si profitable. »

Le Président López Mateos a brossé un tableau des relations des Etats-Unis avec l'Amérique Latine, en mettant l'accent sur « les deux documents d'importance capitale pour les peuples américains : le Traité d'Assistance Réciproque — pacte défensif contre l'agression, signé à Rio de Janeiro en 1947 — et la Charte de l'Organisation des Etats Américains, approuvée un an après, à Bogota ».

« L'agression nous a unis. La menace extérieure ayant disparu, l'association des Etats Américains a survécu, sous une forme maintenant plus intime, plus étroite et plus suivie qu'elle ne l'avait été par le passé. »

M. Adolfo López Mateos s'exprime dans un sens continental : « Tous nos pays, en se déclarant indépendants, ont choisi finalement, comme mode de vie politique et de gouvernement, les institutions républicaines et démocratiques. Une commune philosophie politique et un même amour de la liberté nous unissent donc. Nos sociétés sont fondées sur le respect de la volonté des masses et sur le respect des minorités et des droits individuels. Cette admirable unité dans les idéaux disparaît dès que nous jetons un regard sur les conditions réelles de vie de nos peuples. Aux Etats-Unis, les institutions démocratiques ont été instaurées, ont grandi et se sont développées au rythme de la vie économique et sociale. Vous, vous n'avez pas eu un passé historique à combattre. Durant tout le XIXe siècle, l'action du peuple nord-américain — sans en exclure les années de la guerre de Sécession — a été consacrée à l'édification

de l'avenir. Pour construire vous n'avez pas eu à détruire. En Amérique Latine — à de rares exceptions près — la situation était bien différente. Les nouvelles institutions démocratiques étaient en contradiction avec notre passé colonial. Ce passé — fort riche dans le domaine culturel, ainsi que sur le plan des valeurs morales et spirituelles — reposait sur une structure économique et sociale, qui était, au XIXe siècle, une survivance d'autres époques, un véritable anachronisme.

« Depuis leur indépendance, les peuples latino-américains se sont débattus entre leur passé et leur devenir, entre le féodalisme, ses systèmes économiques fermés, et leurs aspirations à une vie démocratique. Il n'est donc pas étonnant qu'ils aient balancé entre la dictature et l'anarchie. Mais, tous nos peuples désirent, avec une volonté de plus en plus puissante et irrépressible, devenir des sociétés réellement modernes, c'est-à-dire démocratiques au sens profond du mot. Pour y parvenir, il leur a fallu — et c'est une tâche encore inachevée — abolir les vestiges et les héritages de leur passé féodal. Tel est le sens des récents événements dans divers pays d'Amérique Latine. Il s'agit d'un nouvel épisode, peut-être décisif, de la lutte tendant à liquider un héritage historique et à entrer dans le monde moderne. »

Parlant des questions économiques, dont il n'a pas séparé l'aspect humain et politique, le Président López Mateos a déclaré : « Si nous voulons défendre la démocratie, nous devons créer des économies saines ; si notre philosophie sociale et nos idéaux doivent être une réalité effective, vivante et dynamique, ils doivent s'appuyer sur une plus grande production et une meilleure distribution des richesses. Démocratie correspond à progrès économique et à justice sociale.

« Certes, nous sommes en présence d'innombrables obstacles, les uns d'ordre interne, d'autres de caractère externe. Les plus importants sont, en général, la différence de niveau que l'on observe entre l'accroissement de la population et le rythme de progression de la production. Nous avons besoin, en outre, de capitaux pour accélérer notre



Le Président López Mateos à New-York

développement. Enfin, notre source principale de revenus — l'exportation de matières premières — s'est considérablement amenuisée par suite de la baisse de prix de ces produits sur le marché mondial. Tous ces problèmes — en particulier celui relatif à la stabilisation du marché des matières premières — sont vitaux et doivent être résolus. À cet égard, il est à signaler que, tout en ayant fait de grands pas en avant dans ce sens, il y a encore beaucoup à faire. Mais, nous, Latino-américains, nous sommes pétris dans l'adversité. Nous en sortirons si nous sommes capables de conjuguer nos efforts. Dans cette entreprise, la compréhension et la collaboration active et à long terme des Etats-Unis, en sont la condition déterminante et décisive. Et je dois ajouter, d'une manière solennelle, que cette collaboration est décisive dans un double sens : pour nous et pour vous.

« Quand on parle de collaboration, on pense presque toujours à l'aide financière et à l'assistance technique. En réalité, le problème est beaucoup plus complexe. Le progrès économique, ainsi que nous l'avons bien souvent affirmé, est une tâche qui incombe, au premier chef, à l'effort national. La richesse d'un pays est faite du travail, de l'habileté et du génie créateur de ses fils. D'autre part, nous vivons dans un monde régi par des économies ouvertes et interdépendantes. Nous estimons qu'il est urgent et indispensable d'obtenir une collaboration plus active, de plus grande portée et d'un volume plus considérable, planifiée dans le cadre d'une perspective historique à long terme, entre tous les pays latino-américains et en particulier entre les Etats-Unis et l'Amérique Latine. Mais nous ne croyons pas aux miracles. Nous affirmons que nos intérêts supérieurs — ceux précisément qui ont trait à la valeur et à la survivance de nos institutions démocratiques — sont communs et qu'ils doivent être l'objet de la préoccupation collective des Etats Américains. Les régimes démocratiques sont en face de graves menaces ; parmi ces dangers existe celui de l'utilisation habile, par la propagande, de la situation de misère et de retard social dans bien des points du Continent. Ne fermons pas les yeux à une réalité qui peut être explosive. Pour faire face à cette réalité nous avons besoin de l'union de tous contre la pauvreté, l'ignorance, la maladie et le malheur. »

Dans l'allocation qu'il a prononcée devant l'Organisation des Etats Américains, le Premier Magistrat du Mexique a également exposé un critère continental. C'est ainsi qu'après une brève mais brillante défense de l'asile diplomatique, il a assuré :

« L'américanisme est un humanisme. Nous ne concevons point l'homme comme une abstraction, ni comme un rouage du mécanisme de l'histoire. Pour nous, l'homme est une réalité concrète, un être en chair et en os, qui a droit à la félicité terrestre, au pain et au respect de la dignité humaine. Renforcer nos démocraties, créer l'abondance là où règne aujourd'hui la pauvreté, instaurer la justice sociale là où règnent l'inégalité, l'oppression, l'ignorance et la misère, ce n'est pas seulement rendre l'Amérique plus grande, c'est lutter pour la grandeur de l'homme. »

PAIX ET DESARMEMENT UNIVERSEL

À l'Assemblée Générale de l'Organisation des Nations Unies, M. Adolfo López Mateos a renouvelé la foi du Mexique dans les destinées de l'Organisation mondiale. Il a assuré que « dans notre attitude internationale, nous parlons de la conviction qu'il n'est point de conflits qui ne puissent être résolus pacifiquement ».

Pour nous — a-t-il dit — la liberté de l'individu et la liberté des nations sont inséparables et se soutiennent mutuellement. Il n'y a de nations libres que lorsque les individus qui en font partie jouissent de la liberté ; et les hommes ne parviennent à leur liberté que lorsqu'ils vivent dans un pays libre. La Révolution Mexicaine a conjugué par cette conception traditionnelle, le nouveau principe : la liberté individuelle n'est complète que dans la justice so-



M. López Mateos tient une conférence de presse à Washington

ciale. Et c'est ainsi que mon pays lutte pour l'indépendance des nations, pour la liberté des individus et pour la justice sociale des collectivités. »

« Les règles de droit auxquelles répond cette Organisation découlent de la co-existence humaine elle-même, au-dessus des limites géographiques ou historiques entre peuples et nations. Ces règles sont amplement universelles, équitables et prudentes. Le Droit International a été — et il l'est toujours — créé pour tous les peuples ; il s'appuie sur la libre acceptation de ses principes, et sur le ferme propos de respecter ses déterminations. Chaque fois que ses règles ont été transgressées, il en est sorti plus vigoureux et plus encourageant. »

Après avoir parlé des crises qui surviennent, de temps en temps, dans la vie internationale, le Président López Mateos a précisé : « Dans cette crise, l'avenir de l'Organisation des Nations Unies dépend essentiellement de la solution que l'on pourra apporter au problème du désarmement universel et de la façon dont on pourra, honnêtement et courageusement, surmonter l'instinct de domination, et d'hégémonie, qui a été longtemps le mobile principal de la politique extérieure des grandes puissances. »

Le Président López Mateos a soutenu que le Droit International se renouvelle et se renforce par les crises, en prenant pour exemples les conséquences des deux dernières guerres mondiales.

Il a souligné les causes profondes qui provoquent, pour une part, l'action belliciste ou qui la facilitent : la misère, l'injustice et la peur.

A propos de la paix et du désarmement universel, il a exposé des conceptions catégoriques : « Nous aspirons tous à la paix et nous devons nous décider loyalement à l'obtenir et à la consolider par des moyens pacifiques. L'histoire démontre que la paix est une vaine illusion, qui prétend s'appuyer sur les instruments de la guerre, et que, tôt ou tard, les moyens de la violence, accumulés dans l'intention de l'éviter, menacent fatalement de la rompre lamentablement. Nous ne devons pas considérer la paix comme impossible ou en faire une utopie. La paix est et doit être possible, car elle nous est indispensable. »

« On a dit souvent que les moyens de destruction au pouvoir des grandes puissances sont d'une telle ampleur que leur emploi dans une conflagration en finirait avec la civilisation du genre humain. Quel serait donc l'objet d'une guerre que personne ne gagnerait et qui amènerait la fin de l'humanité tout entière ? Dans le vaste domaine des nations, bien peu d'entre elles possèdent ces armes destructrices de premier plan. Ces quelques nations ont, par suite, la responsabilité humaine de ne pas les employer. Mais les peuples du globe représentés ici, ont l'obligation solidaire de rechercher des formules de paix, jusqu'à ce qu'elles les aient trouvées et mises en application, dans le cadre des conditions de la réalité mondiale, et en se basant sur la confiance mutuelle. »

« La paix à laquelle aspirent les peuples n'est pas une trêve armée ; ce n'est pas non plus une ère d'immobilisme stérile. Il faut concevoir une paix dynamique, généreuse et réaliste, où le principe de la co-existence mondiale sera mis au-dessus de celui de la destruction, où la négociation prévaudra sur la menace, et le dialogue convaincant remplacera la dispute violente. La paix du monde doit reposer sur le principe de la sécurité de tous. Une paix sans justice serait oppressive, et une paix sans progrès, une inaction stérile. Le monde doit s'unir non seulement devant l'horreur de la guerre, mais encore par la volonté de réaliser un progrès pacifique. »

« Pour l'homme moyen, la paix est le pain de son foyer, l'école de ses enfants, l'hôpital pour ses parents malades, le travail qui lui donne les moyens de vivre sans inquiétude. La paix est aussi, pour la conscience humaine, la certitude, la croyance inébranlable que l'esprit se trouve hors d'atteinte des oppressions et des menaces. »

« Le désarmement constitue un problème tellement capital que nul ne saurait le considérer sous tout autre aspect ou d'une façon différente qu'il se pose ; les responsables de chaque pays doivent persévérer à lui donner une solution, en examinant toutes les initiatives et en essayant toutes les méthodes. Devant un aussi grave problème, nul ne doit se laisser gagner par la déception, par l'inertie ou par l'apathie. Certes, le problème du désarmement mondial dépasse de beaucoup l'action des petites et moyennes puissances ; mais, si ces dernières n'ont pas l'argument de la force, elles doivent, en revanche, se saisir des armes de la persuasion et favoriser sous tous les aspects, dans leur propre cadre et jusqu'à la limite de leur portée, les conditions sociales, économiques et politiques qui favorisent la paix. »

« Notre époque a de grands moyens à sa disposition, grâce à la science et à la technique, qui luttent pour dominer la nature. Ces ressources doivent être mises au service de la concorde et de la coopération internationale, afin que la civilisation puisse parvenir à tout le monde, pour que le bien-être soit favorisé là où il n'est pas parfait, et hâté là où il s'épanouit péniblement. De cette façon, les instruments du pouvoir seront le meilleur soutien de la liberté, de la paix et de la justice. »

« Rien ne peut être projeté pour le devenir des hommes si ce n'est au moyen de la compréhension et de l'entente. La puissance acquise par les grandes nations les a amenées à la conviction qu'elles doivent l'utiliser pour favoriser la civilisation et écarter tout danger de destruction. L'homme, qui a été capable de maîtriser les forces de la nature, doit être capable de diriger les forces de l'esprit. Il serait inhumain de penser que les hommes n'ont tant progressé que pour s'entre-détruire.

« On pense que notre civilisation se trouve soumise à une épreuve. S'il en était ainsi, la foi en l'homme nous mène à croire que nous nous en sortirons bien. Nous croyons au progrès, car nous sommes loin de penser que l'heure de la fin du monde a sonné. Nous ne sommes point dans une impasse. Nous contemplons de vastes horizons et nous devons nous en approcher en sachant que la liberté a un sens inévitable, et l'homme une valeur éternelle. Nous sommes à l'heure de décider que seule l'unité d'intention pour que tout le monde puisse parvenir à la liberté et à la prospérité, prolongera l'histoire humaine. Nous avons tous foi en ce que cela se passera ainsi. »

Et le Président López Mateos a achevé son discours sur ces mots : « Le Mexique a foi dans les solutions positives. Il préfère faire appel au droit plutôt que de recourir à la force ; il s'engage, aujourd'hui comme hier, à soutenir intégralement les principes juridiques de la co-existence internationale il fait appel aux sentiments les plus élevés et à la plus haute responsabilité de tous les hommes d'Etat de la terre, en espérant en toute confiance qu'ils sauront répondre à la mission dont ils ont été chargés par leurs peuples... »

« Ayant foi dans les principes de l'Organisation des Nations Unies, décidé à coopérer à tout moment à la cause universelle, et avec mes vœux de bonheur les plus sincères, pour vous-mêmes et pour la prospérité de vos pays, je vous transmets le message de paix, de justice, de liberté et de concorde, que le Mexique envoie à tous les pays du monde ici représentés. »

COOPERATION INTERNATIONALE

Au cours du banquet qui lui a été offert par M. Robert Wagner, Maire de New York, le Président du Mexique a déclaré notamment :

« Le Mexique croit aux vertus de l'amitié et, de là, il entretient des sentiments cordiaux avec tous les pays. Il ne constitue une menace pour aucun d'entre eux. Un passé commun, la conscience de la solidarité de nos destinées nous apparente avec les autres Républiques américaines. Mais si nous avons assuré, du moins dans une grande mesure, la concorde entre les nations de ce Continent, le problème mondial de notre époque est toujours de consolider la paix afin que les peuples puissent se consacrer à faire mieux, raison même de leur existence. Nous avons tous un rôle à jouer dans ce domaine ; une part de responsabilité dans les difficultés et les échecs nous incombe à nous tous, de même qu'il nous revient quelque satisfaction dans les progrès et dans les réussites.

« Dans le cadre du grand problème mondial, un élément positif découle de la prédisposition à résoudre bilatéralement les questions de co-existence ou de voisinage. Le Mexique le comprend ainsi et, de là, ses relations avec son grand voisin du Nord — comme cela se passe avec les autres — se développent dans une atmosphère de respect, de compréhension mutuelle, et elles s'inspirent du ferme désir de collaboration, qui permette d'envisager sereinement, voire avec optimisme, l'avenir des contacts entre le Mexique et les Etats-Unis, pour lesquels je forme des vœux fervents de réussite, en cette occasion solennelle. »

LA VISITE DU PRESIDENT AU CANADA

Dans l'histoire des relations internationales entre le Mexique et le Canada, l'on ne relève le nom d'aucun Chef du Pouvoir Exécutif de la République Mexicaine ayant visité ce pays.

Durant le séjour du Président du Mexique dans ce pays, les hautes personnalités — telles que le Gouverneur Général du Canada, le général Georges P. Vanier ; le Premier Ministre, M. John George Diefenbaker et le Président du Sénat, M. Moask Drouin — ont montré leur compréhension des problèmes communs des deux nations, et, de même que le peuple canadien, elles ont donné maintes preuves de leur esprit hospitalier.

Au cours des conversations de M. López Mateos avec le Premier Ministre du Canada, M. John George Diefenbaker, diverses questions économiques, techniques et culturelles, ont été abordées : accroissement des exportations et des importations, mise en valeur des méthodes de travail employées par le Canada pour l'exploitation forestière, ainsi que resserrement des liens culturels.

Lors de la conférence de presse donnée à Ottawa aux journalistes canadiens, mexicains et aux correspondants de journaux étrangers, le Président du Mexique, répondant à des questions qui lui étaient posées, a fait savoir que, de concert avec le Premier Ministre, avaient été « analysées nos principales branches d'exportation et d'importation, et nous avons pensé augmenter notre exportation de coton et d'autres produits, ainsi que l'importation de papier ». A propos des relations culturelles entre le Mexique et le Canada, M. López Mateos a annoncé : « Un système d'échanges de bourses existe déjà et nous pensons l'étendre ».

La visite au Canada du Premier Magistrat du Mexique — qui était accompagné de Mme López Mateos — a été brève, mais extrêmement cordiale et profitable pour les deux pays.



Le Président du Mexique est reçu par M. John George Diefenbaker, Premier Ministre du Canada



M. Manuel Tello

M. Manuel Tello assistait, à Santiago du Chili, à la V^e Conférence des Ministres des Affaires Etrangères des pays adhérant à l'Organisation des Etats Américains. Le Ministre mexicain s'y est exprimé en ces termes :

« Au cours de la Seconde Conférence Interaméricaine, qui s'était tenue à Mexico en 1901, le délégué du Mexique, voulant démontrer qu'il existait un droit international américain, prit pour exemple le principe de non-intervention, lequel, tout en étant universellement reconnu en théorie, n'avait autant d'adeptes et n'était soutenu aussi fermement que sur notre continent.

« Dès lors, l'adhésion du Mexique au principe fondamental de ce qui est aujourd'hui l'Organisation des Etats Américains n'a pas varié et, il n'y a encore que quelques semaines, à l'occasion d'une visite au Mexique, faite par le Secrétaire Général de notre Organisation, M. le Dr José A. Mora, je disais que nous croyons à la non-intervention « non comme en un idéal abstrait, mais comme à une nécessité indispensable, qui est probablement la meilleure garantie de paix ».

« D'où il sera vraiment réconfortant pour le gouvernement du Mexique d'entendre parler, lors de la discussion du premier point de l'ordre du jour que nous avons devant nous, d'« assurer l'observance du principe de non-intervention... », et, en second lieu, de le maintenir rigoureusement. Il ne semble donc pas nécessaire de défendre un postulat que nul n'attaque; toutefois, il nous faut être particulièrement prudents et n'adopter aucune mesure susceptible de nous écarter de ce principe, dans la généreuse intention de mettre fin à certaines situations qui ne s'accordent certainement pas avec notre manière d'être, ni à notre façon de sentir. Ne lançons point, au gré du vent de l'avenir, un boomerang qui, avec le temps, pourrait se retourner contre nos propres peuples. Au contraire, examinons objectivement, avec hauteur de vues et en pensant d'avantage à ce qui est stable qu'à ce qui est transitoire, si le moment n'est pas venu, non seulement d'observer et de maintenir le principe de non-intervention, mais encore de le renforcer.

« Nous savons bien que l'intervention d'un ou plusieurs Etats dans les affaires d'un autre Etat est expressément interdite par notre Organisation. D'autant que les républiques américaines peuvent se flatter à juste titre d'avoir admirablement mis l'accent sur cette prohibition dans l'article 15 de la Charte de Bogota, dont les conceptions sont indéniablement

A PROPOS de la NON-INTERVENTION



supérieures à celle employées pour le même but dans la Charte de San Francisco. Bien que nous connaissions tous le libellé de cet article, son importance est telle que, même au risque de paraître redondant, je me permettrai de donner lecture de ses dispositions catégoriques :

« Nul Etat ou groupe d'Etats — stipule cet article — n'a le « droit d'intervenir directement ou indirectement, et quel qu'en « soit le motif, dans les affaires intérieures ou extérieures de « tout autre. Le principe ci-dessus exclut non seulement la force « armée, mais aussi toute autre forme d'ingérence ou de ten- « dance portant atteinte à la personnalité de l'Etat, aux éléments « politiques, économiques et culturels qui le constituent. »

« Cependant, il existe théoriquement un autre genre d'intervention, c'est-à-dire l'intervention d'une organisation internationale dans les affaires intérieures des Etats-Membres. Contrairement à ce qui se passe avec l'intervention dont j'ai parlé plus haut, la Charte des Nations Unies peut être avantageusement comparée à la Charte de l'Organisation des Etats Américains, puisque — sans que cela implique une opposition à l'application de mesures coercitives pour le maintien de la paix ainsi que pour la prévention ou la répression d'actes d'agression, il est nettement stipulé à l'article 2, paragraphe 7, ce qui suit :

« Aucune disposition de la présente Charte n'autorise les « Nations Unies à intervenir dans les affaires qui sont essen- « tiellement de la compétence interne des Etats, et n'oblige les « membres à soumettre ces affaires à des mesures d'arrange- « ment, d'accord avec la présente Charte... »

« D'autre part, ce serait une erreur d'en déduire que l'absence de clause semblable dans la Charte de notre Organisation continentale, pourrait être interprétée comme une autorisation donnée à cette dernière pour se livrer à des actes de même nature que ceux expressément défendus à l'Organisation mondiale.

« Il est évident que l'Organisation des Etats Américains n'est pas et ne saurait être un Etat supra-national. Elle est basée, tout comme les Nations Unies, sur la reconnaissance de la souveraineté de ses membres, et, par conséquent, les limites de son rayon d'action, ou, en d'autres termes, les limites de sa compétence sont, sur le plan juridico-politique, celles fixées par sa Charte, ou, pour être plus précis, aux Chapitres Quatre et Cinq de celle-ci, traitant respectivement de la

« Solution Pacifique des Conflits » et de la « Sécurité Collective ». Aussi, les mesures susceptibles d'être prises en application des dispositions desdits chapitres et en exécution des prescriptions du Traité Interaméricain d'Assistance Réciproque — auquel il est fait allusion au Chapitre Cinq —, loin d'être en violation du principe de non-intervention, constituent-elles une contre-intervention réelle et positive.

« De plus, il est un principe auquel nous avons tous souscrit à Bogota, et selon lequel aucune des prescriptions de la Charte de notre Organisation » ne sera interprétée comme pouvant porter atteinte aux droits ou aux obligations des Etats-membres, conformément à la Charte des Nations Unies.

« On ne saurait donc qu'en conclure — surtout si l'on considère que tous les Etats-membres de l'Organisation des Etats Américains appartiennent aussi aux Nations Unies — que le principe du respect de la souveraineté de tous et de chacun de nos Etats, de cette souveraineté découlant essentiellement de leur compétence, oblige tout autant l'Organisation des Nations Unies que l'Organisation des Etats Américains.

« Néanmoins, quand bien même nous serions fermement convaincus du bien-fondé de la thèse que je viens d'énoncer, en ce sens que l'Organisation des Etats Américains ne peut empiéter sur le domaine réservé de ses membres, et qu'elle n'a pas été fondée — comme je l'ai dit en une autre occasion — pour créer, maintenir ou renverser des gouvernements, ou — ainsi que je l'ajoute maintenant — pour se substituer aux Etats, dans le choix et l'application de mesures internes en vue de leur libre essor et pour la défense de leurs institutions publiques, il n'est peut-être pas superflu de nous demander si l'énoncé net et précis de la thèse en question ne contribuerait pas au perfectionnement de notre système organique.

« Ayant exposé le point de vue du Mexique sur un principe pour lequel notre position est irréductible, qu'il me soit permis de dire quelques mots à propos de l'exercice effectif de la démocratie représentative et du respect des droits humains.

« Pour le gouvernement et le peuple du Mexique il n'y a pas, et ne saurait subsister, le moindre doute quant à l'obligation faite aux membres de la communauté américaine de régler leur conduite sur des principes qui, en outre, sont plus anciens que notre Organisation elle-même.

« Les dernières décennies ont marqué la dramatique histoire du peuple mexicain d'une période de stabilité politique et de constant progrès économique et social, lequel n'est pourtant pas aussi rapide que notre impatience justifiée le souhaiterait. Nous arrivons à cette situation après une lutte cruelle de plusieurs années, phase initiale de ce que l'on connaît au Mexique, principalement sous le nom de « Révolution ». Nous en sommes fiers; nous continuons de vivre dans le cadre de ses postulats; nous attribuons la situation actuelle du Mexique à la réalisation de ses principes, et l'inspiration que nous en tirons nous permet d'envisager sereinement notre avenir. Il y avait, à l'origine, deux buts bien définis : *Suffrage effectif et non réélection*, sur le plan politique ; *Terre et Liberté*, dans l'ordre économique et social. L'objectif immédiat était de renverser un gouvernement qui, du fait d'être resté au pouvoir pendant près de trente ans, avait fini par concentrer dans ses mains des facultés dictatoriales en marge des principes de notre Constitution.

« Ces précédents sont suffisants pour affirmer qu'au Mexique, par conviction et pour de profondes raisons historiques, nous ne saurions accepter que notre pays soit dirigé par une dictature.

« En réalité, pour nous, le principe selon lequel « la solidarité des Etats Américains et les buts élevés que l'on poursuit grâce à elle, réclament une organisation politique de ces pays sur la base de l'exercice effectif de la démocratie représentative », n'ajoute rien aux obligations que nous impose notre Constitution.

« Et c'est notre Constitution qui stipule que « la souveraineté nationale réside, à l'origine, essentiellement dans le peuple ; que tout pouvoir public émane du peuple et est institué au

profit de ce dernier ; et que la volonté du peuple mexicain est de se constituer en une république représentative, démocratique et fédérale... ».

« C'est ainsi que, pour des impératifs constitutionnels, le peuple du Mexique n'admet pas et ne saurait concevoir comme base de sa prospérité et de son bien-être collectif, d'autre forme de gouvernement que celle qui repose sur nos traditions les plus pures et sur nos convictions les plus profondes.

« Ce que j'ai dit de l'exercice effectif de la démocratie est applicable, de la même manière, au respect dû par les autorités aux droits humains ; ce qui fait partie intégrante de notre vie civique et est la base même de notre coexistence, qui assure de façon harmonieuse les relations entre gouvernants et gouvernés. Incorporés à la Constitution de 1857, avec une précision de conceptions et une grande hauteur de vues, ces principes furent énoncés, en 1917, au rang de garanties individuelles, que les Pouvoirs publics ont l'obligation de respecter et de veiller à ce qu'ils soient respectés. Notre Constitution stipule aussi toute une procédure — celle de l'*Amparo* — pour réprimer les abus de pouvoir.

« L'histoire nous apprend que les infractions aux droits humains entraînent forcément le mécontentement général, lequel est le germe, à son tour, d'instabilité politique et de stagnation sociale. De même nous ne pouvons guère concevoir une paix active, féconde et créatrice, qui ne serait pas basée sur le respect de la personne humaine et de ce que nous considérons comme ses attributs essentiels. Notre époque s'honore de l'avoir proclamé pour tous les hommes, sans distinction de races, de croyances et de sexes. Si nous maintenons et défendons ces droits, si nous les amendons et les accroissons, il est inévitable que, faute de motifs, bien des problèmes ne se posent plus.

« Si je me suis permis d'exposer sommairement les conditions qui régissent l'exercice de la démocratie représentative et son but final, c'est-à-dire le respect des droits humains, c'est que cette situation découle, en grande partie, de l'attitude du Mexique vis-à-vis du problème qui est sous nos yeux : déterminer la portée juridique des principes contenus dans l'alinéa D de l'article 5 et dans l'article 13 de la Charte de l'Organisation des Etats Américains. Il est évident — du moins pour nous — que la charte de l'O.E.A. constitue un tout harmonieux et indivisible, dont l'exécution a un caractère obligatoire. Mais, nous estimons aussi que ses prescriptions sont sujettes à interprétation et, par conséquent, il convient de préciser leur portée, car il est évident que nous nous exposerions à une contradiction manifeste si, pour exalter certains des principes consacrés par la Charte, nous en violions d'autres dont le maintien pourrait même avoir plus de force pour notre coexistence pacifique. D'où, nous sommes d'accord pour que l'on entreprenne l'étude doctrinale prévue au deuxième paragraphe de l'ordre du jour. Cette étude est à ce point importante, et ses répercussions sont si sérieuses pour l'avenir de notre Organisation ainsi que pour celui des relations entre nos pays, qu'elle doit être entreprise dans le cadre serein du droit, en s'appuyant solidement sur les traditions juridiques de notre Continent, en vue de poursuivre le perfectionnement d'un système assurant la paix et la coopération entre les vingt-et-une républiques de notre Continent.

« Pour finir, je voudrais qu'il soit bien entendu que, pour nous, le rapport entre le sous-développement économique et l'instabilité politique est axiomatique. Nous sommes convaincus que, pour résoudre ce problème, chaque peuple doit faire un effort, avec ses propres ressources, notamment par un travail continu et inlassable. Néanmoins, tant que nous n'aurons pas extirpé, grâce au concours désintéressé et loyal de tous nos gouvernants, les maladies, l'ignorance et la pauvreté, l'Organisation des Etats Américains n'aura pas rempli parfaitement la haute mission que nous lui avons confiée. Nous devons collaborer à la réalisation de ces buts essentiels, sans porter atteinte, à aucun moment et sous aucun prétexte, à la souveraineté de nos pays, ni à la dignité de nations indépendantes. »

Le XXV^e Anniversaire de la création du FONDO de CULTURA ECONÓMICA

par Francisco ROMERO

La réussite est devenue une habitude au Fondo, ai-je dit à l'occasion d'une autre manifestation de cette grande maison d'édition autant mexicaine qu'américaine, voire universelle. Et en lui décernant ce titre, je m'aperçois qu'il dépeint fort bien sa raison d'être et son essor, car tout ce qui se fait en cette partie du monde, dans le domaine de l'esprit, concilie et crée ce qui est national, ce qui est américain et ce qui est universel.

L'un des premiers devoirs de notre Amérique ne me paraît pas être de créer son unité, et encore moins de la forcer, sinon de la lui restituer, de la tirer des ténèbres, afin qu'elle se manifeste en tout temps et au grand jour. L'unité ibéro-américaine est un fait établi, presque toujours caché, parfois difficilement discernable, mais évident pour qui l'examine un peu attentivement. Voici de longues années, le regretté Pedro Henriquez Urena, M. Alfonso Reyes et moi-même, nous réunissions périodiquement à Buenos Aires, afin d'y discuter des us et coutumes et du destin de notre Amérique ; le côté sérieux de cette entreprise cadrait fort bien avec nos conversations à bâtons rompus, car l'ampleur du sujet nous obligeait à sauter d'une question à l'autre, et nous y étions incités précisément par les rapports existant entre les aspects les plus disparates. Une raison dominante se dégagait à chaque instant de ces entretiens : la similitude des processus, les synchronismes, l'affinité d'idées et de faits, en dépit de la distance con-

sidérable qui séparait les points où se déroulaient les scènes. Dans le domaine de la pensée, la simultanéité et la similitude de sens et de portée des mouvements d'idées sont surprenantes, ce qui est un signe évident de dispositions et de besoins similaires. Il en découle que, sur le plan philosophique et en d'autres matières — telle l'histoire littéraire — le tableau est incomplet, tronqué, s'il se limite à ce qui est national, car le sujet débordé les frontières, et non seulement par ses rapports ou ses imbrications, mais aussi en raison de l'unité de base, de la quasi identité dans l'impulsion originale ainsi que dans les développements successifs. J'ai déjà souligné, en certaine circonstance, que ces pays, bien qu'étant des « nations » au sens propre du mot, le sont de toute autre manière que ceux du Vieux Monde, et qu'en transférer à nos pays tout ce que renferme le concept traditionnel de nation, ainsi qu'omettre certains traits qui les concernent en particulier, c'est sans doute une erreur qu'il convient de dissiper et de corriger, si elle se confirme. Quoi qu'il en soit, la conscience collective de chacun de nos pays subit un amoindrissement et devient défaillante si elle ne s'astreint pas à ne plus parler constamment du complexe ibéro-américain. Cette composante ultranationale est en même temps un élément national ; elle est constitutive et non pas simplement complémentaire, et elle possède un sens très différent de celui qu'a, par exemple, l'europanisme pour la

France ou pour l'Angleterre. L'Europe doit être l'Europe ; nous, nous sommes l'Amérique Ibérique.

Depuis sa création, le Fondo de Cultura Económica a contribué au renforcement de cette commune conscience ibéro-américaine. Son désir de se mettre au service de la culture ibéro-américaine est évident, mais on ne peut traduire fidèlement, ainsi, sa position ; il serait plus exact de dire que le Fondo a voulu se mettre au service de « l'idée et de la réalité ibéro-américaines », de l'ensemble de la communauté de nos peuples. La collection Tierra firme n'est que l'un des apports du Fondo à ce programme, tout en représentant le mieux peut-être l'objet de cette maison d'édition, en raison de la nature de ses projets. Comme l'a si bien dit Mariano Picón Salas, « elle (cette collection) a marqué une époque de la conscience ibéro-américaine ; elle revit le rêve oublié d'un humanisme continental auquel travaillèrent avec ardeur certaines grandes figures d'Amérique : Martí, Varona, Rodó, Justo Sierra, Rubén Darío, etc... Elle a été la somme lumineuse de toute une œuvre continentale ». Dans le cadre de Tierra Firme, la série Historia de las ideas en América a été une heureuse trouvaille ; par ce rappel opportun de ce qui a été déjà fait, notre activité philosophique non seulement se renforcera et prendra conscience d'elle-même, mais encore, par ces études précises, l'histoire générale du Continent bénéficiera d'importantes mises au point, sou-

vent inattendues, car j'ai remarqué plus d'une fois, en bien des endroits, que l'attrait historique devait tout autant à l'argument idéologique qu'à l'Amérique Hispanique. Par ailleurs, la Bibliothèque Américaine s'attache à une œuvre parallèle, d'un point de vue historique, et, en mettant en lumière des ouvrages remarquables, de toutes les époques et d'auteurs universellement connus, elle contribue peu à peu à ce que le Nouveau Monde se retrouve spirituellement avec lui-même et se regarde dans son propre miroir. Mais, si l'on insistait exclusivement sur elles, l'énoncé de ces heureuses initiatives privées risquerait de retenir l'attention sur les détails, alors que l'on n'apercevrait pas le fond du sujet, ce qui est la principale préoccupation américaniste — parfois intense, confuse et complexe — des administrateurs du Fondo, et oriente leur politique en matière d'édition, laquelle a une portée continentale, avec sa projection vers les régions, les problèmes et les hommes. Cette maison d'édition s'était bornée, jusqu'à présent, quand elle faisait appel à des écrivains ibéro-américains, et à de rares exceptions près, aux grands noms de romanciers. Elle restait ainsi cantonnée dans la vieille conception, qui consistait à considérer notre culture comme supérieure, parce qu'étant surtout d'ordre littéraire, tout en admettant quelques réussites moins connues et moins importantes de la production historiographique portant sur des sujets locaux.

Une des innovations apportées par le Fondo a été de faire appel également, d'après un plan établi, au concours de

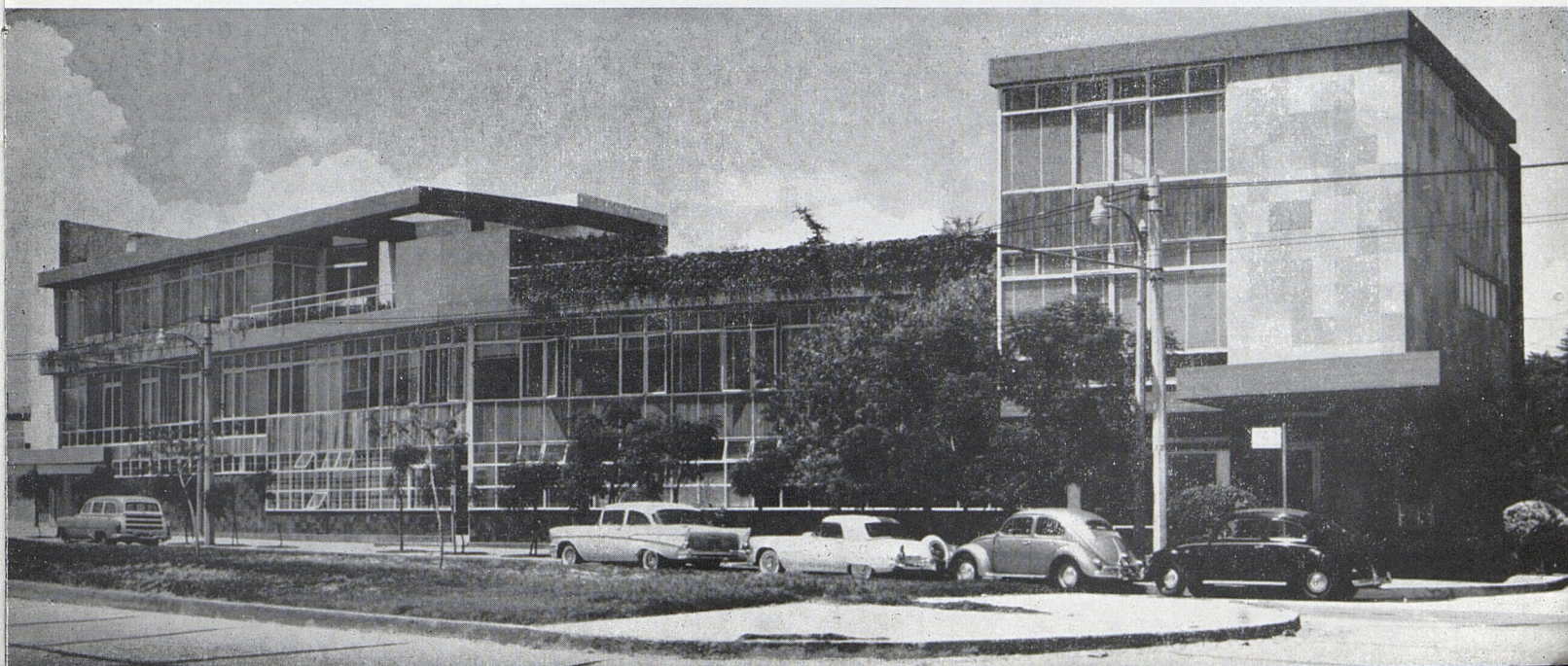
savants hispano-américains, dans presque toutes les branches de la science, d'accueillir leurs productions et, bien souvent, de les provoquer, de les encourager, en les invitant à participer à l'œuvre collective, et, pour une part aussi, de les mettre en valeur en présentant leurs recherches de manière à ce qu'ils ne soient pas diminués lors de la confrontation avec des personnalités ayant une renommée mondiale.

Il est inutile — parce qu'évident — de rappeler ici l'importance de la contribution apportée par le Fondo à notre culture, en mettant à la portée du lecteur de langue espagnole une masse imposante d'œuvres étrangères, dans des versions généralement impeccables et dont la signature constitue une garantie. Sa prédilection première pour les ouvrages économiques et sociologiques ne s'est pas démentie. Aussi a-t-il comblé peu à peu le vide considérable de notre bibliographie et a-t-il fourni à nos pays — à l'heure où ils leur font tellement défaut — les instruments de compréhension théorique et d'examen pratique des phénomènes de leur développement politique, économique et social. Mais, parallèlement à cette orientation, d'autres s'y sont ajoutées, avec le même élan, qui englobent les principaux secteurs de la vie culturelle et qui, par une multitude de textes de célébrités, en donnent un panorama plus complet. Quant à ce qui se rapporte à mon métier, je ne puis que reconnaître, une fois encore, le choix avisé des écrits dans le domaine philosophique, et louer l'insistance mise sur des auteurs comme Cassirer, Dilthey et N. Hartmann, si à même d'ouvrir de

vastes horizons et d'indiquer à nos penseurs la voie d'un travail échelonné, qui ne fait aucune concession au vernis éphémère et dont les conclusions sont durables. Et point n'est besoin — car ce serait un lieu commun — de faire l'éloge des Abrégés, collection fort bien venue qui, dans son genre, n'a pas de rivale dans notre langue et peut être comparée à ce que l'on a fait de mieux dans d'autres pays.

Le rôle très important des sociétés d'édition dans la marche de la civilisation n'a pas été suffisamment pris en considération. A chaque grand mouvement d'idées, à chaque grand renouveau historique, depuis la Renaissance (à laquelle participèrent d'une manière décisive les éditeurs de textes classiques), s'associent les noms d'éditeurs qui ont permis de transmettre la pensée et de rendre effective son influence, et qui, en lui fournissant les moyens de s'exprimer et d'être diffusée, ont eu aussi leur part dans sa création, car ils lui offraient par avance leurs ressources naturelles, qui allaient la sauver du silence et de l'impotence. Parmi les maisons d'édition liées à cette période de la vie et de la culture, non seulement ibéro-américaines, mais hispaniques dans la plus large acception du terme, le Fondo s'est taillé une place de choix, honorablement acquise par l'intelligence, l'effort et la généreuse volonté de servir. Il a donc parfaitement le droit de célébrer joyeusement son XXV^e anniversaire, et je crois que nous sommes nombreux, partout où l'on parle notre langue, à nous y associer en lui exprimant notre gratitude, notre admiration et notre attachement.

Le siège social du « Fondo de Cultura Económica »





M. le Recteur Sarrailh prononçant son allocution

III^e CONGRÈS des NATIONS AMÉRICAINES

Pour le cinquantenaire de sa fondation, le *Comité France-Amérique* a organisé le III^e Congrès des Nations Américaines, qui s'est tenu à Paris, du 28 juin au 4 juillet 1959. Le thème général de cette réunion portait sur le « renforcement des liens qui unissent les nations américaines à la France », sur le plan économique comme sur le plan culturel.

M. Jean Sarrailh, de l'Institut, Recteur de l'Université de Paris, accueillait à la Sorbonne les représentants de 22 Etats d'Amérique, par une allocution sur « les voies modernes de la culture sont à double sens : Europe-Amérique aller et retour ». Et le Recteur s'est exprimé en ces termes :

« Dans cet amphithéâtre Richelieu se pressent chaque jour des centaines de jeunes étudiants à l'écoute de maîtres éminents, et, parmi ces auditeurs, nombreux sont les Américains du Nord, du Centre ou du Sud, qui voisinent avec leurs camarades français. Ainsi, d'une manière quotidienne, dans cette vaste salle, s'affirme l'amitié de notre pays avec toutes les nations du Nouveau Monde, représentées par leurs jeunesse désireuses de s'instruire, de se connaître et de s'aimer.

« Il nous a été particulièrement agréable d'ouvrir aujourd'hui les portes de la Sorbonne pour vous accueillir, car, j'aime à le répéter, l'Université de Paris s'intéresse chaque jour davantage à l'étude de vos pays. Si le Canada est, par ses origines et par son histoire, lié à notre passé et à nos enseignements actuels, les Etats-Unis, avec qui les échanges universitaires sont si nombreux, comptent, eux aussi, une chaire brillante dans notre Faculté des Lettres, et l'Amérique Latine, je le répétais encore ces jours derniers à l'occasion d'une belle cérémonie brésilienne, attire et fascine de nombreux étudiants. Peut-être vous souvenez-vous qu'en 1912, René Bazin s'inquiétait auprès d'un « citoyen considérable » des Etats-Unis de l'état de la littérature de son pays, celui-ci

répondit : « J'accepte très bien l'idée d'une Amérique tributaire des nations anciennes pour les jeux de l'esprit ». Ces temps sont loin ! Depuis, le développement prodigieux des lettres et des arts en Amérique — dans toute l'Amérique — aussi bien que celui des techniques et de la science s'est imposé au monde cultivé et savant et l'a contraint à connaître, à suivre son accélération vertigineuse et à en tirer d'heureux profits. C'est dire que dans toutes nos Facultés, une large place est faite aux études américaines et que nos maîtres ont à cœur de se tenir au courant de la vie intellectuelle du Nouveau Monde.

« De votre côté, votre commission des problèmes culturels, présidée par mon éminent ami le Professeur Pasteur Valléry-Radot, assisté de Mme la duchesse de La Rochefoucauld et des présidents et rapporteurs de ses sections spécialisées, anime une œuvre chaque jour plus féconde. Les seuls obstacles qui se dressent encore quant aux échanges de livres, de théâtre, de cinéma, aussi bien que de chercheurs, de techniciens, de maîtres et d'étudiants sont, vous le devinez, d'ordre financier ; la seule barrière à nos frontières est une barrière d'argent. Cependant, de généreux mécènes, américains surtout, mais aussi français, nous aident à la renverser. Et nos gouvernements, qui n'ignorent pas l'importance des rapports culturels, travaillent à obtenir chaque jour pour eux de plus larges crédits. Enfin, outre les relations amicales entre Universités et professeurs, des rapports individuels, rendus plus fréquents par la facilité des voyages transocéaniques, s'établissent entre le Nouveau et l'Ancien Monde, témoin la randonnée récente à travers notre pays de ces Cincinnati qui n'ont pas oublié la grande leçon de liberté et de fraternité que la France de la Révolution et des Soldats de l'An II donna au monde ; témoin la visite, il y a quelques années, des étudiants uruguayens en France, et plus près de nous, le voyage d'étudiants français en Argentine.

Mais il y a une contrepartie, et d'autres slogans sont à détruire : depuis longtemps déjà, le Nouveau Monde n'est plus cette terre vierge et inculte où l'Europe était préceptrice condescendante et privilégiée. Comme je le disais il y a huit jours, les voies de la culture ne sont plus à sens unique : d'Europe en Amérique. Elles sont à double sens et comportent, comme les voyages heureux, un aller et un retour. Si nous avons d'abord enseigné, nous en sommes aujourd'hui à collaborer et à admirer le développement prodigieux, tant culturel qu'économique, de cet immense continent américain qui est loin d'avoir dit son dernier mot et qui nous est un enseignement, un enrichissement, une émulation perpétuelle.

« Voilà ce qui rend si passionnantes et fécondes les relations qui nous unissent ; voilà ce qui fait le mérite de votre Association, faite pour les accroître, pour dissiper les erreurs, susciter les ententes, les collaborations et l'amitié par-delà les frontières, amitié sans laquelle la paix du monde ne saurait être une réalité durable et bénie. »

Enfin, le Président du Comité France-Amérique du Mexique, M. Eduardo Villaseñor, Président du Banco del Atlántico, de México, a développé le sujet : « La solution des problèmes économiques, sauvegarde des valeurs spirituelles et morales », dans ces quelques phrases :

« Ce n'est pas sans une profonde émotion et un certain serrement de cœur que je prends le courage de vous adresser la parole. Cette vieille dame qu'est « France-Amérique » a bien voulu se mettre en pantoufles et nous recevoir démocratiquement pour discuter des affaires économiques et culturelles qui nous intéressent tous.

« Laissez-moi tout d'abord remercier cette vieille dame de toutes les attentions et de toutes les gentillesse qu'elle a eu la bonté d'avoir pour nous. Il faut la remercier pour ce déjeuner à l'Amérique Latine, pour cette soirée au Parc de Sceaux et pour ce dîner que nous avons eu le plaisir d'avoir à l'Hôtel de Lauzun, où nous avons évoqué toute une page de l'Histoire de France. On sentait courir dans les galeries l'esprit du cardinal de Retz, on sentait de tous côtés l'ambiance qui était celle de l'époque de la Fronde ; on sentait cet esprit de la France qui, depuis lors, a pris une place prépondérante dans l'esprit universel de ce monde.

« Une fois de plus, merci pour toutes ces gentillesse que vous avez eues pour nous.

« Je pense que le monde traverse actuellement une période que j'oserais appeler dramatique. Il y a une vieille civilisation fondée sur des bases gréco-romaines, sur lesquelles s'est superposé le christianisme et, après quoi, la Renaissance et la civilisation contemporaine.

« D'un autre côté, il y a un autre monde qui peut-être a pu avoir, en partie au moins, les mêmes fondations, mais qui a eu peut-être un autre développement et qui a certainement d'autres vues maintenant.

« La survivance de notre civilisation nous oblige à considérer donc les problèmes qui sont fondamentaux pour le monde moderne. Nous sommes tous attachés à cette civilisation. Nous savons que notre devoir est de sauvegarder les valeurs spirituelles et morales qui nous sont chères. Mais comment y réussir ? Si on ne s'applique pas à résoudre les problèmes qui sont fondamentaux pour la subsistance des peuples, on ne peut pas arriver à sauver les choses qui sont les plus précieuses pour tous.

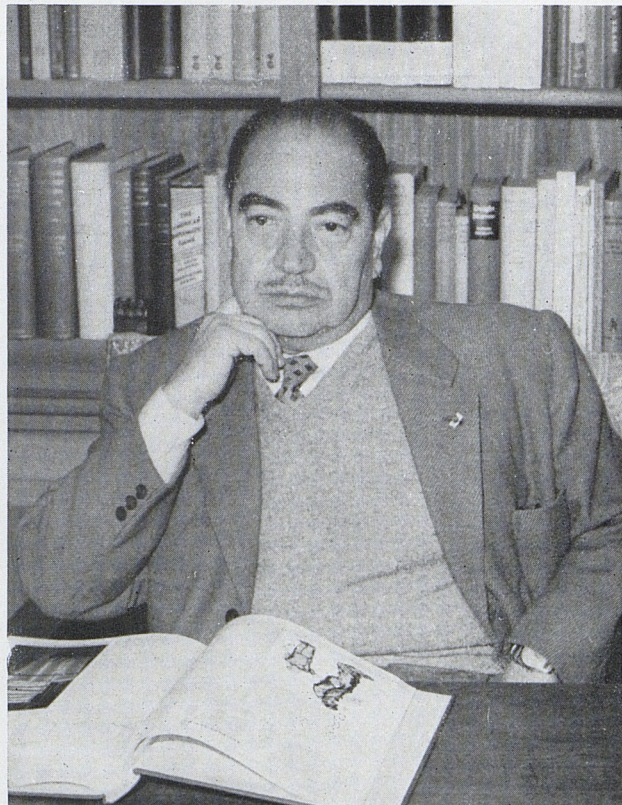
« Si donc on s'est appliqué à étudier les problèmes économiques, ce n'est que comme fondation, comme une étape pour arriver aux autres problèmes qui sont les problèmes spirituels. Nous avons orienté nos travaux dans ces deux sens et nous sommes arrivés dans ce Congrès à quelques conclusions. Il y a de grands congrès et de petits congrès, on pourrait dire que nous formons un petit congrès, mais parfois,

dans les petits congrès on arrive à des conclusions et à des résultats qu'on n'atteint pas dans les grands congrès, où rien n'est résolu.

« Nous arrivons à ces résultats avec modestie, avec satisfaction et avec un certain espoir. Cet espoir, à mon point de vue, c'est que le monde moderne réussisse à survivre aux conflits dans lesquels nous vivons en permanence, et que la France réussisse à tenir, dans le cadre de la communauté des peuples, le rôle qu'elle a déjà si souvent joué dans l'histoire.

« Il y a un certain charme que Paris, miroir de la France, présente toujours à un visiteur étranger. Je ne pourrais mieux vous le définir qu'en vous contant une petite anecdote qui m'a été rapportée par le Président Reynaud, lors de sa visite au Mexique. Le Président Reynaud avait reçu M. Churchill et, en sortant de déjeuner, ils avaient décidé de flâner sur les quais, revoir les bouquinistes et les bords de la Seine. Il s'y trouve aussi des pêcheurs à la ligne, installés tranquillement là pour la journée. Sir Winston demande à l'un d'eux : « Est-ce que ça mord ? ». et le pêcheur de répondre, avec un air hautain et déçagé : « Monsieur, ici nous ne pêchons pas pour le poisson, nous pêchons pour le paysage ».

« Et c'est le charme de Paris qui me semble bien se refléter dans cette anecdote, qui nous accueille une fois de plus. Je crois que nous voulons tous que l'esprit de la France, cette grâce de Paris, soit toujours l'apanage de la France et que cette mère des arts, des armes et des lois, reprenne sa place dans le monde. Et nous attendons, pour finir, que les roses de France, comme dans le poème de Ronsard, décloient chaque matin leur robe de pourpre au soleil. »



M. Eduardo Villaseñor

PREMIÈRE BIENNALE DE PARIS

*P*lacée sous la présidence de M. Jacques Jaujard, membre de l'Institut, Secrétaire Général du Ministère des Affaires Culturelles, la Première Biennale de Paris s'est déroulée du 2 au 25 octobre 1959, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris.

Inaugurant cette manifestation internationale de la jeune peinture, M. André Malraux, Ministre d'Etat, chargé des Affaires Culturelles, s'est exprimé en ces termes :

« A l'initiative de M. Raymond Cogniat, quarante-deux nations ont répondu. Cette exposition, l'âge des exposants aidant, marque bien, à un degré jamais atteint encore, un état de la peinture dans le monde.

« Chacun de nous est contraint à faire le point.

« Avions-nous prévu une telle présence de l'informel ? Elle est sans équivoque. Et nulle influence directrice n'a pu jouer, puisque les toiles envoyées par chaque nation ont été choisies par son propre jury.

« Autre élément de surprise : la faiblesse des recherches figuratives. (Je mets à part la section française, établie selon une autre méthode.) Au développement de l'informel aurait pu s'opposer la naissance d'une nouvelle peinture figurative, radicalement différente de celle de l'Union Soviétique et d'autres pays absents de cette exposition. Il n'en est rien.



« Mot de Pierre » par Pedro Coronel Arroyo



« Peinture N° 5 » par Lilia Carrillo Garcia

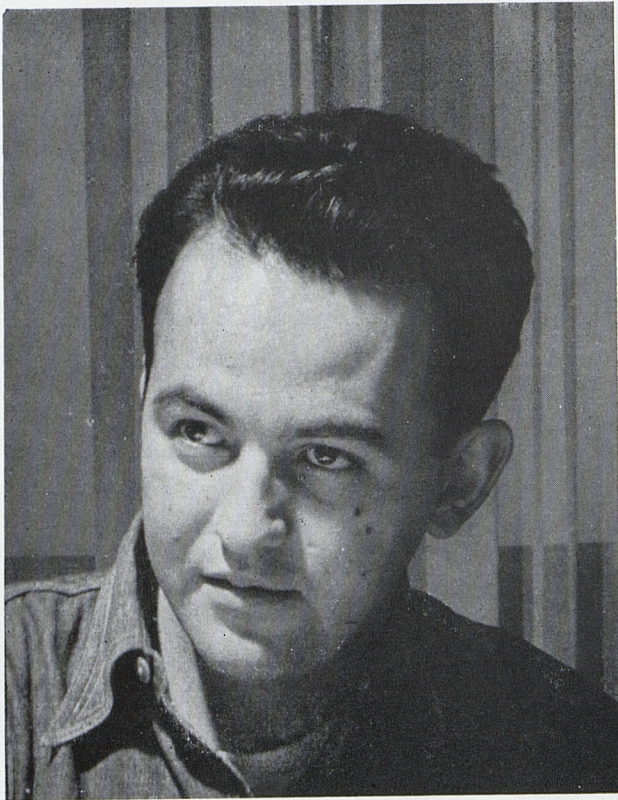
« N'en tirons pas de prophéties imprudentes. Lorsque l'impressionnisme conquiert les Salons, il n'était déjà plus l'art de l'avenir. Au surplus, le mot informel couvre des tentatives très différentes, rassemblées seulement

par un refus commun. On nous a beaucoup dit que la peinture devait être abstraite ; ou, au contraire, ne pas l'être. Comme on avait dit qu'elle devait être impressionniste ou divisionniste... La peinture se garde bien d'obéir aux théories, même à celles des peintres. Pourtant, de son aventure présente (sa première aventure planétaire) je pense qu'elle conservera longtemps une conquête décisive : celle de la liberté du peintre à l'égard de la création picturale. L'artiste sait désormais que figuration et non-figuration dépendent de lui, dans les mêmes limites de la même liberté. »

Le Mexique avait tenu à être présent à cette Première Biennale, à laquelle l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico offrait une sélection de vingt-cinq jeunes peintres. Parmi les œuvres qui constituent l'apport mexicain, l'on retrouve, certes, quelques toiles pour lesquelles leurs auteurs sont restés attachés au courant traditionnel. Néanmoins, dans certains tableaux représentés à Paris, apparaît une tendance à laquelle on pourrait appliquer le qualificatif de surréalisme américain — dans la mesure où le mot surréalisme est applicable à la peinture d'un Mata ou d'un Lam —, comme c'est le cas pour le « Mot de Pierre », de Pedro Coronel; dans le même temps, la peinture abstraite a trouvé une

« Peinture abstraite 8 »
par Manuel Felguerez Barra





Alberto Gironella

expression raffinée dans les toiles de Manuel Felguerez Barra, Lilia Carrillo et Alberto Villareal.

Un Jury International était formé par MM. Marko Celebonovic, critique d'art ; Will Grohmann, critique d'art ; Emile Langui, directeur général des Beaux-Arts de Belgique ; Porter A. McCray, directeur du programme international du Musée d'Art Moderne de New York ; Henry Moore, sculpteur ; Rodolfo Pallucchini, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Bologne ; Edouard Pignon, peintre ; D.C. Röell, directeur général du Rijksmuseum d'Amsterdam ; Juliusz Starzynski, directeur de l'Institut National de l'Art à Varsovie ; Rufino Tamayo, peintre (Mexique) ; Ossip Zadkine, sculpteur.

Ce jury a décerné un des prix réservés aux exposants étrangers, à Alberto Gironella Ojeda, pour sa « Coupe d'oiseaux ». Ledit prix consiste en une bourse de séjour de trois mois au Cap d'Ail (Côte d'Azur),

laquelle était offerte par l'Union Méditerranéenne d'Art Mondial.

Alberto Gironella Ojeda est né à Mexico le 26 septembre 1929. Depuis l'âge de quinze ans, il se consacre à la peinture et a exposé dans divers pays, notamment en France, à Lyon, Lille et Bordeaux, ainsi qu'au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, avec le « Salon Comparaisons ».

Certaines des toiles de Gironella ont été acquises par les Musées de Tel Aviv (Israël) et de l'Union Panaméricaine de Washington ; d'autres de ses tableaux figurent dans des collections privées du Mexique, des Etats-Unis, d'Amérique du Sud, d'Italie, de Suède, etc.



« Coupe d'oiseaux », par Alberto Gironella

Nouvelles de Presse

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

★ Venu au Mexique pour y proposer une augmentation de la participation de ce pays au programme de planification pour 1960-1962, M David Owen, Président de la **Commission d'Assistance Technique des Nations Unies**, a assuré que le Gouvernement Fédéral avait utilisé le programme d'assistance technique pour des projets fondamentaux ayant donné d'heureux résultats. A titre d'exemples, il a mentionné la campagne pour l'éradication de la malaria, l'instruction de pilotes pour l'aviation civile, la coordination avec les plans d'enseignement de l'U.N.E.S.C.O. et la formation d'experts dans divers domaines. De son côté, au cours d'un banquet offert à M. Owen, M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères, a souligné que le Mexique collaborerait à la solution des problèmes d'assistance technique les plus importants, qui se poseront aux pays membres de l'O.N.U.

★ Le XIV^e anniversaire de la constitution de l'Organisation des Nations Unies a été célébré le 25 octobre dernier, dans la salle de spectacles du Palais des Beaux-Arts de Mexico. Cette cérémonie était présidée par M. le Dr Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale, en sa qualité de Président du Conseil National Consultatif du Gouvernement mexicain auprès de l'U.N.E.S.C.O., assisté du représentant de l'O.N.U. et de divers hauts fonctionnaires de cette organisation. C'est le Dr Luis Weckmann Muñoz, chef du Département de Coopération intellectuelle du Ministère de l'Education nationale, qui prononça le discours officiel. « Les Nations Unies — a-t-il dit —, cette grande organisation internationale dont nous fêtons l'anniversaire, recherchent, tout à la fois, la sécurité et le progrès pour tous, estimant que le progrès sans sécurité collective est difficilement réalisable ou indéniablement précaire, tandis qu'une sécurité sans progrès collectif équivaut, dans bien des cas, à une simple stabilisation temporaire d'influences, d'intérêts et de pouvoirs. »

★ Inaugurant le **Séminaire régional sur l'utilisation des moyens visuels pour l'éducation des adultes et dans l'enseignement**, lequel s'est tenu à Mexico sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O., le Ministre de l'Education nationale a précisé : « Chacun de nous souhaite pour son pays, un destin libre, prospère, digne. Et nous désirons tous ensemble, pour l'Amérique, un avenir généreux dans lequel ces destinées nationales s'affirmeront par le progrès, se concilieront dans la justice, et seront rehaussées par la concorde. » La position du Mexique et l'importance attachée par le professeur mexicain à l'application de ces moyens d'éducation, ont été définies par M. Torres Bodet, qui a souligné : « Les images complètent l'enseignement que le texte résume; elles facilitent la transmission des connaissances, élèvent le niveau de compréhension de l'étudiant, éveillent l'intérêt de ce dernier et stimulent, tout à la fois, les efforts du maître. C'est indéniable.

Il convient, toutefois, de ne pas nous laisser séduire par de fausses interprétations. Si nous essayons de nous écarter du verbalisme, nous ne devons pas tomber dans l'excès contraire, c'est-à-dire dans l'abus des images et dans la passivité qu'un tel abus, sans commentaires ni exégèse, conduit généralement le personnel enseignant. Là, comme dans toutes les questions essentielles, la base du problème repose dans la conscience de l'homme. Dans le cas présent, il s'agit de la conscience de l'éducateur. Aussi bien, ai-je eu la satisfaction de constater que la formation des éducateurs figure parmi les sujets qui seront débattus par le Séminaire. »

A la séance de clôture, le Ministre de l'Education nationale a déclaré : « L'Amérique est liée à toutes les nobles causes, notamment à la plus noble, l'instruction, à laquelle le Mexique collaborera de tous ses moyens, avec l'appui de son corps enseignant, des professeurs ayant participé à ce Séminaire, aux côtés des délégués des Nations sœurs, jusqu'aux plus modestes maîtres d'école de campagne. »

NOUVELLES CULTURELLES

★ « Cette année, le chiffre d'assistance scolaire a dépassé celui des années précédentes », a déclaré M. le Dr Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale. Le total des inscriptions aux cours de l'enseignement du premier degré s'élevait, cette année, à 172.045 élèves. Pour 1960, 123.364 élèves sont déjà inscrits et l'on estime que ce chiffre augmentera encore.

★ Par ailleurs, le Ministre, qui venait remettre à M. le Président López Mateos, le rapport établi par la **Commission du Plan d'Enseignement Primaire**, a porté à la connaissance du Chef de l'Etat qu'il serait créé de 51 à 55.000 postes d'instituteurs de l'enseignement primaire, au cours des onze années à venir, et que l'on construirait 27.440 salles de classe rurales et 11.825 écoles urbaines. M. Torres Bodet a ajouté que ce chapitre représenterait une dépense supplémentaire de 4.804.537.978 pesos. Le Plan national, qui vient d'être publié, comporte les points suivants :

a) La Commission estime que les demandes actuellement non satisfaites, en matière d'instruction primaire, concernent 1.700.000 enfants, et qu'en raison de l'accroissement démographique, ces chiffres passeront sans doute à 3.286.000, au cours des onze prochaines années;

b) Si les indices de désertion scolaire et de répétitions de cours étaient maintenus dans les limites prévues par la Commission — laquelle envisage une baisse possible — il suffirait, pour faire face à cette augmentation (demandes supplémentaires futures), au déficit (demandes actuelles non satisfaites), et aux demandes normales de chaque année, de créer, en onze ans, neuf groupes, d'une capacité permanente pouvant répondre à 2.758.000 inscriptions;

c) Au début de 1959, 4.437.000 élèves étaient inscrits dans l'ensemble des écoles primaires du Mexique;

d) En 1970, il y aura 7.195.000 places disponibles dans les écoles primaires;

e) Il faudra préparer 68.000 instituteurs, en onze ans, pour disposer de maîtres diplômés en vue de pourvoir aux nouveaux postes, de combler les vacances et de répondre aux tâches connexes; on devra donc étendre le système des actuelles Ecoles normales rurales, subventionner le développement des Ecoles normales non fédérales et créer quatre Centres régionaux d'enseignement pédagogique de chacun 1.500 élèves.

NOUVELLES ÉCONOMIQUES

★ M. Adolfo López Mateos, Président de la République, a décidé que le Gouvernement Fédéral consacrerait un supplément de 81.500.000 pesos aux investissements publics, afin de ne pas interrompre les travaux actuellement en cours et d'en entreprendre de nouveaux, d'intérêt public. M. Miranda Fonseca, Secrétaire de la Présidence, a déclaré aux journalistes que les fonds ainsi obtenus pour parfaire cette somme supplémentaire seraient prélevés sur le budget fédéral. La moitié de cette somme sera utilisée pour la construction, les agrandissements, les réparations et l'entretien d'écoles. Le reste sera destiné notamment aux ouvrages entrepris par les Ministères des Ressources Hydrauliques, des Travaux Publics et de la Marine.

★ La composition des échanges commerciaux entre le Mexique et divers autres pays, a légèrement varié au cours des derniers mois, quant à certains articles. A ce sujet, la Banque Nationale du Commerce Extérieur vient de communiquer les chiffres suivants : de janvier à août 1959, les ventes du Mexique à l'étranger se sont élevées à 6.659,3 millions de pesos, alors que pour la même période de 1958, elles atteignaient à peine 6.205 millions, soit une augmentation de 454,3 millions, du fait de l'accroissement des rentrées de devises provenant de : coton, 1.630,3 millions; café, 733,8; bovins, 386,8; plomb métallique, 300,4; crevettes, 280; pétrole et dérivés, 277,8; tomate, 243,9; cuivre, 264,7; soufre, 222,6; zinc, 209; liens pour gerbes, 140,8; sucre raffiné, 135,7. Quant aux achats du Mexique à l'étranger, qui se sont élevés à 8.169,8 millions de pesos, de janvier à août 1959, contre 9.950,1 millions en 1958, ils se décomposent comme suit : installations et outillage, 515,9 millions; pièces de rechange pour l'agriculture, l'industrie, les mines et les arts, 487,7; automobiles, 394,6; pétrole et dérivés, 340,3; machines à propulsion mécanique, 308,9; camions et camionnettes, 290,2; pièces de rechange pour automobiles, 196,2; mélanges et alliages industriels, 166,7; fer et acier, 199,7; tracteurs, 139,5; engrais chimiques, 125,2; caoutchouc, 126,9; papier journal, 124; pièces détachées et de rechange pour avions, 105,5.

★ Au cours d'une visite aux usines **Aceros Ecatepec**, M. Pascual Gutiérrez Roldán, directeur de **Petróleos Mexicanos**, a fait savoir que cette Société nationale allait parvenir à un complet développement et à la consolidation totale de l'industrie nationalisée, grâce à un programme comportant :

— production quotidienne de 450.000 barils de pétrole, en moins de trois ans (elle est actuellement d'un peu plus de 300.000);

— investissement d'un milliard de pesos par an, à partir de 1960, pour le forage de puits (il y sera dépensé 800 millions de pesos cette année);

— production, en 1964, de 25.200.000 mètres cubes de gaz par jour (on n'en produit actuellement guère plus de 20 millions de mètres cubes par jour);

— exploitation de nouveaux gisements d'huile et production accélérée des champs en cours d'exploitation;

— poursuite des explorations dans divers Etats de l'Union;

— forage de 1.000 puits par an, pour la fin du sexennat (470 puits auront été forés cette année);

— impulsion de l'industrie pétro-chimique;

— réduction des importations d'équipement et d'outillage susceptibles d'être achetés à l'industrie mexicaine.

NOUVELLES INDUSTRIELLES ET AGRICOLES

★ Inaugurant le **Congrès National Agraire**, à Toluca (Etat de México), M. Adolfo López Mateos, Président de la République, a déclaré : « Au Mexique, la Révolution est toujours en marche et la Réforme agraire ne doit pas s'arrêter. » Puis, le Chef de l'Etat a rappelé que la reprise des terres se poursuivrait au profit des paysans, et que, pour cette nouvelle étape de la Révolution agraire, seront appliquées les méthodes conseillées par la technique. Notre Constitution date de 1917, a-t-il poursuivi. Dès lors et depuis la loi du 6 janvier 1915, le pays travaille énergiquement à améliorer l'existence du paysan mexicain. Il a été beaucoup obtenu dans ce domaine; il nous en reste davantage à faire. Il faut que les idées exprimées dans ce pays y contribuent; que les études apportent des solutions pratiques à ces aspects de notre problème agraire jusqu'ici en suspens. Je tiens à assurer tous les congressistes, que mon Gouvernement apportera la plus grande attention à vos conclusions afin que celles-ci soient mises en application. Je tiens à répéter, une fois encore, que le régime dont je préside les destinées, a mis la Réforme agraire dans son programme, et que nous continuerons de revendiquer des terres pour les paysans... »

★ Les sociétés privées d'électricité ainsi que le Gouvernement font de gros efforts

pour gagner la course contre la montre de la consommation d'énergie électrique, provoquée par l'accroissement considérable de la population, l'industrialisation poussée et l'augmentation générale des besoins d'électricité. Une nouvelle centrale thermo-électrique est en cours de construction à Lechería (Etat de México). Cette usine — qui va renforcer le réseau électrifié de la région centrale du Mexique — reviendra à près de cent millions de pesos. Sa capacité qui est de 82.400 kilowatts, ajoutée à celle des trois précédentes centrales, portera l'ensemble de la production à 230.800 kilowatts. L'installation de la chaudière de la nouvelle centrale est très avancée. Toutes les pièces du turbo-générateur sont arrivées d'Allemagne; leur montage durera cinq mois environ. Les techniciens de la **Compañía Mexicana de Luz** espèrent qu'elle pourra être mise en service vers le milieu de 1960.

★ **L'Union Nationale Agricole des Producteurs de Café** — qui vient d'élire Président M. Miguel Angel Cordera jr. — fait savoir que la dernière récolte est évaluée à 2.200.000 sacs de 60 kilos, dont 1.303.000 sacs pourraient être exportés. Toutefois, conformément aux stipulations de la Convention Mondiale du Café, la production exportable sera fixée en mars 1960, en accord avec le Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N° 19 - 9, rue de Longchamp - PARIS (16^e) - Octobre 1959

SOMMAIRE

Première couverture : « Organos » (cactées) — Photo Garcia Formenti

Raúl Noriega : « Splendeur de l'Ancien Mexique ». — **José Luis Martínez** : La Révolution Mexicaine et la Littérature. — Toits mexicains dits « Voiles minces ». — **Josefina Vicens** : Le Livre vide. — Le Président du Mexique est l'hôte des Etats-Unis et du Canada. — A propos de la non-intervention.

— **Francisco Romero**: XXV^e Anniversaire de la création du *Fondo de Cultura Económica*. — Le III^e Congrès des Nations Américaines. — La Première Biennale de Paris. — Nouvelles de Presse.

Dos de couverture : chapeau de « charro », en paille fine, orné de motifs d'argent et entouré d'une cordelière. (Etat de Jalisco.)

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1959 (4^e trim.)
Imp. H. Diéval
57, rue de Seine
PARIS (VI^e)

